

1899

Paroisse Canadienne-Francaise de Lewiston (Maine) Album Historique Publié par Les Pères Dominicains

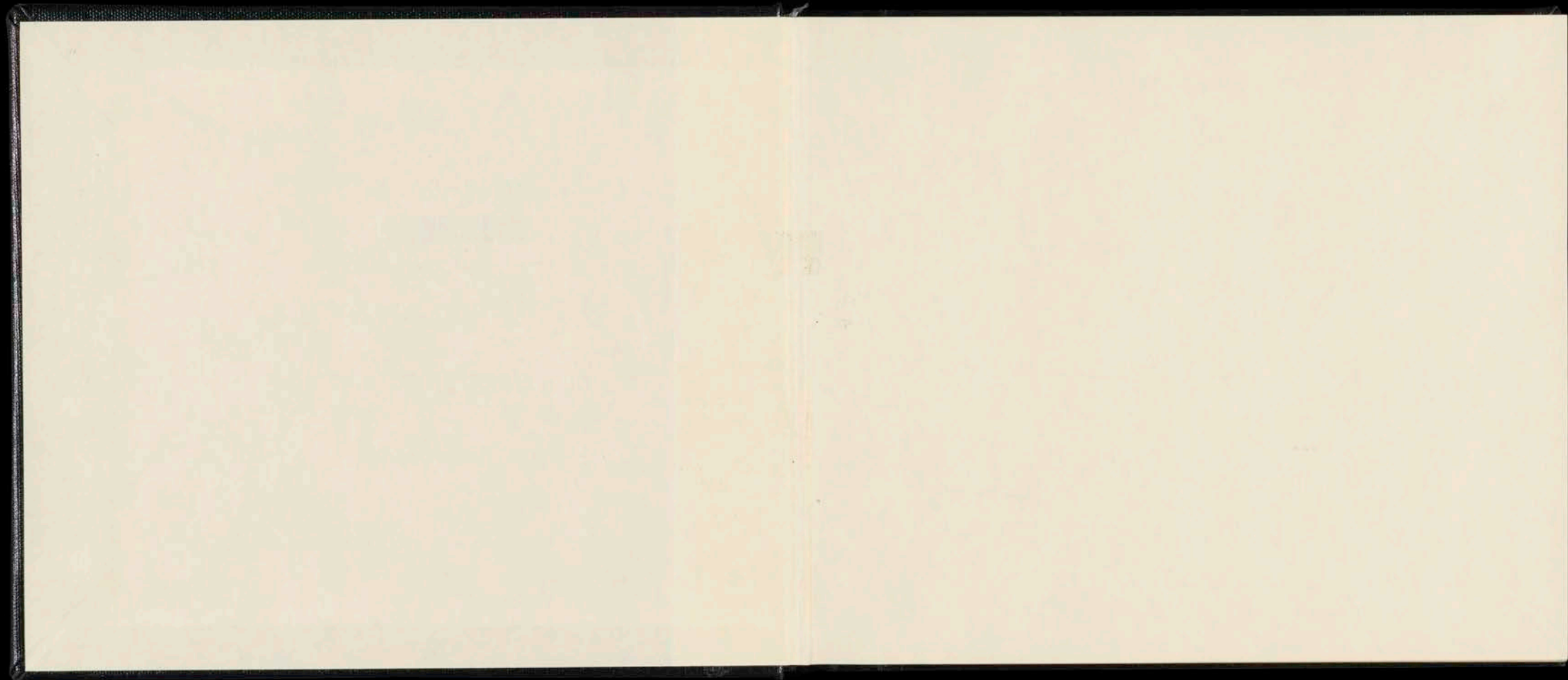
Les Pères Dominicains

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.usm.maine.edu/lewiston>

 Part of the [Catholic Studies Commons](#), and the [History Commons](#)

This Book is brought to you for free and open access by the Books at USM Digital Commons. It has been accepted for inclusion in City of Lewiston, Maine by an authorized administrator of USM Digital Commons. For more information, please contact jessica.c.hovey@maine.edu.









1. ÉGLISE ET COUVENT SAINT-PIERRE-SAINTE-PAUL.

PAROISSE
CANADIENNE-FRANÇAISE

DE

LEWISTON

(Maine)

ALBUM HISTORIQUE

PUBLIÉ PAR

LES PÈRES DOMINICAINS



IMPRIMERIE DU 1899 "MESSAGE"



3. Une vue de l'Androscoggin (d'après l'Album du Comté).

LA DEVISE



4. Moine au travail—D'après un Ms du XVI^e siècle.

Le scribe de ce modeste album ne peut pas, à propos de statistiques, de dates, de résumé historique, s'aventurer ainsi dans les grandes questions.

Seulement, il ne peut s'empêcher de regarder en haut, bien loin, et d'entrevoir à travers les nuages,



6. Devise du Massachusetts.



7. Devise de l'Etat de New-York.

c'est-à-dire à travers le lointain avenir, quelque chose comme des lettres de feu qui lui dessinent la prétentieuse, et triomphante, et chère devise !

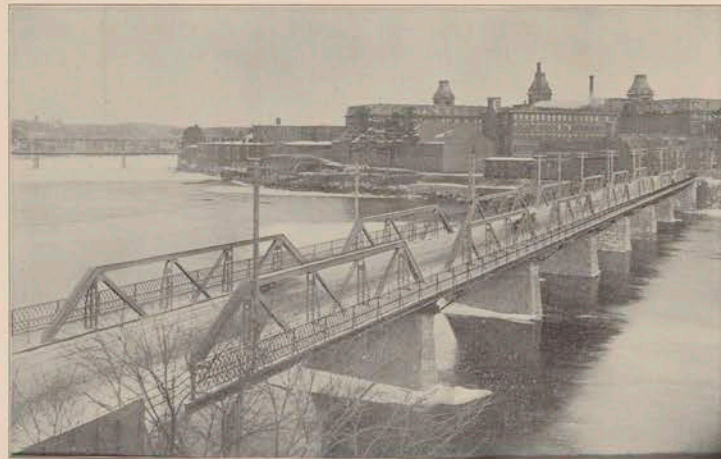
Le Français, ici, a commencé ;—peut-être ici, il finira—et qui veut entendre, entende !

A devise de l'Etat du Maine est DIRIGO,— JE DIRIGE,—et bien des gens, bien des Etats voisins en ont fait des gorges chaudes. Ce n'est pas médiocrement prétentieux, il est vrai, et vous voyez d'ici la tête que font le New Hampshire, le Massachusetts, le New Jersey, l'Illinois, l'Etat de New York et tant d'autres, une quarantaine, tous d'ailleurs, assez modestes ! C'est assez modeste, en effet, comme vous voyez, ces deux devises ci-jointes du Mass. et de New York, car enfin, *Excelsior*, si haut qu'il monte, n'a cependant pas l'audace de vouloir tout conduire !

Pourtant, s'il y a un peu de Providence dans le choix des devises nationales, le prophète qui a trouvé celle-ci trouvera peut-être aussi, quelque jour, un philosophe, un économiste, un sociologue, un autre prophète pour la lui commenter et la justifier.



5. Devise du Maine.



8. Entre Lewiston et Auburn. (Phot. Flagg & Plummer.)

Il faut les aimer tous, n'importe qui : Américains, Irlandais, Anglais même, tout le monde, mais je pense quand même que la France est la "fille aînée de l'Eglise," c'est-à-dire du Christ; que le Christ, c'est,

Comme il était
en chemin et qu'il
s'approchait de Da-
mas, tout à coup une
lumière venant du ciel
resplendit autour de lui.
Il tomba par terre et il en-
tendit une voix qui lui disait :
"Saul, Saul, pourquoi me per-
sécutez-vous?" Il répondit : "Qui
êtes-vous, Seigneur?" Et le Sei-
gneur : "Je suis Jésus que
vous persécutez." — An-
anias dit : "Seigneur, j'ai
appris de plusieurs
personnes tous les
maux que cet hom-
me a faits à vos
saints dans Jéru-
salem...."



9. Saint Paul—D'après Raphaël.

Mais le Seigneur
lui dit : "Va, car
cet homme est un
instrument que j'ai
choisi pour porter mon
nom devant les nations,
devant les rois et devant
les fils d'Israël, et je lui mon-
trerai tout ce qu'il doit souffrir
pour mon nom." — Saul se leva
et fut baptisé... et aussitôt il
prêcha dans les synagogues
que Jésus est le Fils de
Dieu... et il se fortifiait
de plus en plus et il
confondait les Juifs
qui habitaient Da-
mas, démontrant
que Jésus est le
Christ. (Act. IX)

quoi qu'on fasse, le Grand Directeur, et qu'il a bien pu, à sa fille aînée, confier pour quelque part sa mission et son héritage.

Ah! si le Canadien-Français, malgré ses "arpents de neige" et malgré tout le reste, voulait seulement

se souvenir,—se souvenir de ceci, qu'il est petit-fils de France,—et comprendre, et n'avoir pas peur, ni peur des autres, ni peur de lui-même!

Du calme cependant! Le bruit ne fait pas de bien; le bien ne fait pas de bruit.



L'ÉTAT

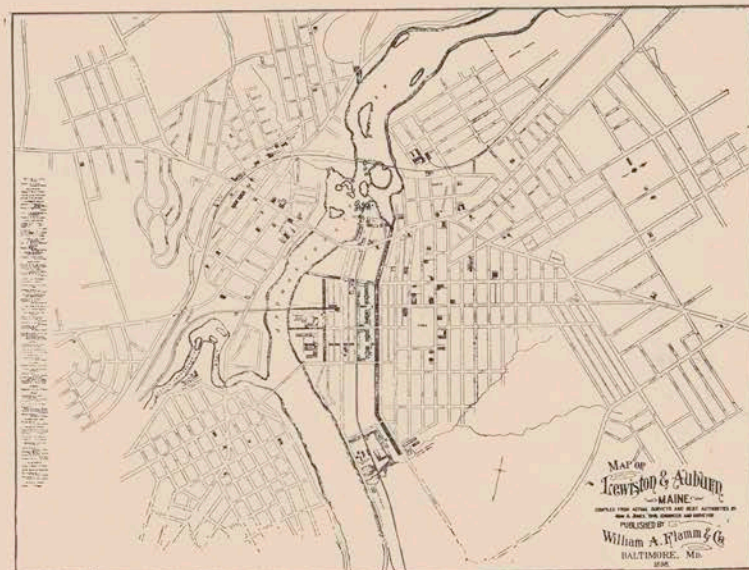
Le Maine est une ancienne possession française.

En 1604, par lettres patentes, Henri IV, roi de France, confie à M. de Monts, gouverneur du Canada, tout le territoire compris entre le quarantième et le quarante-sixième degré de latitude, alors nommé l'Acadie. Ce territoire embrassait la plus grande partie de ce que nous appelons aujourd'hui l'Etat du Maine.

Il reste des souvenirs de l'ancienne occupation française et catholique: noms de rivières, de districts, de baies, de villes, de familles. Le nom même de l'Etat est de tous le plus significatif. La charte accordée en 1639, à Sir Fernando Georges, établit que ce territoire s'appelle et s'appellera "Province du Mayne," en souvenir du patrimoine que possède en France, sous le même nom, la femme du roi,—Elisabeth de France, comme on sait.

L'histoire fait aussi mémoire des premiers missionnaires de cette région: les Pères du Thet, Bapst, Biard, Masse, Druillette, Bigot, Rale, vaillants hommes qui n'ont eu peur ni des sauvages, ni des Anglais, ni du travail, ni du martyre.

Le Maine est devenu territoire anglais en 1713, au traité d'Utrecht. Longtemps le père Rale tint bon parmi ses sauvages, quand enfin un parti de deux cent trente hommes envoyés pour le saisir et le mettre à mort, eut raison de sa vaillance (1722). *La raison du plus fort est toujours la meilleure.* Sept chefs sauvages, dévoués jusqu'au bout, furent tués à ses côtés, et lui-même percé de balles, tomba, martyr, martyr: c'est-à-dire *Semen Christianorum*, Semence de chrétiens!



10 Réduction d'une carte récente.

LEWISTON ET AUBURN



11. Scène de Lewiston.

L'Année dominicaine de 1893 a publié sur Lewiston—ce qui veut dire aussi sur Auburn, les deux villes n'en faisant qu'une, du moins pour nous—un article très remarquable qui va faire à peu près tout le fond et tous les frais de ce présent Album. Nous en empruntons, pour commencer, le passage suivant :

« La ville de Lewiston est le centre industriel le plus important de l'Etat du Maine. Située sur les rives de l'Androscoggin, à quinze lieues environ de l'Atlantique, elle compte un peu plus de 25,000 âmes, et forme, avec Auburn qui lui fait face de l'autre côté de la rivière, une agglomération d'à peu près 40,000 personnes.

« Comme la plupart des villes de la Nouvelle-Angleterre, elle doit son existence aux chutes d'eau que la configuration du sol lui a ménagées, et qui fournissent gratuitement la force motrice à de nombreuses et puissantes manufactures.

« Entre les deux villes, vers le pont du vieil Auburn, l'Androscoggin se précipite du haut d'un amphithéâtre de rochers avec un fracas et des nuages d'écume qui rappellent en petit le Niagara; puis il reprend paresseusement sa course et fait glisser lentement ses eaux transparentes entre deux rives bordées de maisons et de verdure.

« La ville elle-même offre tous les contrastes qu'on trouve habituellement dans les cités américaines de fondation récente : des édifices majestueux de brique et de granit, à côté de cabanes en planches que les premiers habitants avaient élevés à la hâte et qu'ils n'ont pas encore eu le temps ou le moyen de remplacer ; des avenues bordées d'élégantes résidences, et, à côté, des terrains encore vagues, qui attendent un propriétaire.

« Telle qu'elle est néanmoins, avec ses rues larges et bien tracées, où l'air et la lumière circulent à flots, avec ses constructions étagées d'une façon pittoresque, sur le flanc des collines, des deux côtés de la rivière, avec ses eaux limpides et son ciel toujours bleu, la ville de Lewiston ne manque pas d'un certain cachet. »



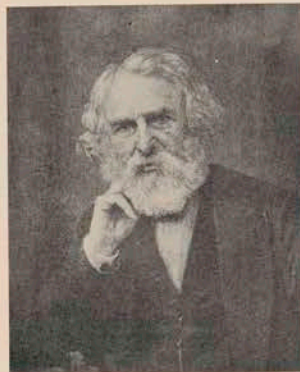
« SEMENCE DE CHRÉTIENS »

Nous parlions de semence.

La semence fut lente à croître—Dieu n'est jamais pressé.

L'Anglais est maître, et il faut bien qu'il s'en rende compte—doux plaisir ! Les Indiens catholiques ont été traqués comme des bêtes fauves qu'ils sont ; l'Acadie a vu ses maisons incendiées, ses villages détruits, deux mille de ses enfants entraînés en esclavage : scènes d'épouvante et d'horreur d'où émerge un touchant épisode, l'épisode d'Évangéline, l'Évangéline de Longfellow ; les Français ont disparu, écrasés aussi par « la raison du plus fort. »

Mais déjà il s'est levé un



12. Longfellow, le poète du Maine.

homme du nom de Fenwick ; tout à l'heure, il en viendra un autre, encore un Français—que voulez-vous ?—du nom de Cheverus. Il y a quelques prêtres—il y en a toujours—c'est éternel. De temps en temps, ils feront ici l'œuvre de missionnaire.

Les Irlandais sont restés, parce que, au moins, ils parlent l'anglais, et de 1830 à 1850, il en arrive par nombre ; le dominicain French—un curieux nom pour un Irlandais—les visite assidûment, bien qu'ils soient disséminés sur un espace de cinquante lieues ; Monseigneur Bacon, le premier évêque de Portland, leur construit des églises à trente milles de distance



13. Évangéline—Th. Faed pinx.



14. Mgr. Bacon.

l'une de l'autre, et la "Semence" lève peu à peu. Quand l'évêque meurt, en 1874, elle a produit une cathédrale, soixante-trois églises, cinquante-deux prêtres, vingt-trois écoles paroissiales, et conservé dans leur foi et vigueur à peu près quatre-vingt mille catholiques.



15. Vue de quelques manufactures et Souvenir de l'ancien pont d'Auburn, emporté par l'inondation de mars 1896. (Phot. Flagg & Plummer.)

VIEILLE-FRANCE ET NOUVELLE-FRANCE A LEWISTON.

1775-1860-1870.

Le premier colon et le vrai fondateur de Lewiston fut Paul Hildreth, de Dracut, Mass., qui vint s'établir ici en 1770.

Cinq ans après, en 1775, arriva de Guernesey, une île de la Manche, James Garcelon, dont la famille était d'origine française. On sait en effet que cette île a longtemps appartenu à l'ancien duché de Nor-



16. Lewiston du Mont David. (Phot. Flagg & Plummer.)

mandie, et que si, depuis des siècles, elle est passée à l'Angleterre, ses habitants ont néanmoins conservé jusqu'à nos jours leur langue primitive, le vieux français-normand, et qu'ils tiennent encore beaucoup plus des Français que des Anglais.

A partir de 1775 jusqu'à 1860, les missionnaires ayant dès longtemps disparu, et avec eux les explora-

teurs ou les colons venus du Canada, il n'y a plus trace de l'élément français, sauf la descendance de cette famille Garcelon, qui, à vrai dire, ne le représente plus.

Mais le Canadien-Français est né, lui aussi, colonisateur, comme son ancêtre du vieux pays. En 1860, sous le nom de George Carignan, il fait sa première entrée à Lewiston. Quelques familles suivent petit à petit. En 1868, l'immigration canadienne commence à se diriger en masse vers toutes les villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre et la nôtre en reçoit sa quote-part. Bref, dès ce moment, la congrégation existe, et il ne lui manque plus qu'un prêtre.

La première messe qui se soit dite dans le voisinage de notre ville, fut célébrée à Auburn en 1848 par le Rév. James O'Reilly, curé d'Augusta. La première dans Lewiston même, le fut en 1850, par le Rév. Charles McCallion, de Portsmouth, dans la maison de Patrick McGillicuddy.

De 1850 à 1855, les Catholiques de la ville furent desservis par le Rev. John O'Donnell, de l'église



17. Father Durnin.



18. Father Lucey.

Saint-Dominique de Portland. Après lui, le Père McLaughlin venait de Bath tous les deuxièmes dimanches, et donnait la messe à Auburn. C'est pendant son année d'administration que les Catholiques achetèrent de la Franklin Company, une ancienne église baptiste, et que, après l'avoir transportée sur la rue Lincoln, ils la consacrèrent au culte.

L'histoire rappelle le grand « excitement » qui se produisit alors parmi les Protestants. Ils commencèrent par casser les vitres et finirent, un peu plus tard, par brûler l'église. Le désastre fut bientôt réparé.

En 1856, le Père Kenney partageait son temps entre Biddeford et Lewiston. L'année suivante, la congrégation était érigée en paroisse, et le Père John Cullin nommé curé, curé résident.

Il eut pour successeur en 1858 le Père Daniel Whelan, qui lui-même fut remplacé, un peu plus tard, par le Père Durnin, dont nous donnons ici la photographie, parce qu'il a été le curé des premiers Canadiens de Lewiston.



19. L'ancienne chapelle de la rue Lincoln.

Vient maintenant le Père Lucey, leur second curé, qui leur fit place dans son église Saint-Joseph, bâtie par lui en 1864, sur la rue Main.

A la fin de l'année 1869, les Canadiens se séparent des Irlandais auxquels ils ont été mêlés jusque-là, et sous la direction du Rév. Louis Mutsaers, prêtre flamand, célèbrent leurs offices dans le soubassement de Saint-Joseph. Ils comptaient alors à peu près un millier d'âmes.



20. Rev. M. Létourneau.

En juillet 1870, le Rev. M. Edouard Létourneau, mis à la tête de la congrégation, la transfère dans la chapelle de la rue Lincoln, mais les progrès sont lents, et il est réservé à M. Hévey, un jeune prêtre de Saint-Hyacinthe, d'imprimer à la paroisse un élan qui ne se ralentira plus.





21. Sa Grandeur Mgr James-Augustine Healy, Evêque de Portland.

L'EVEQUE HEALY

JAMES AUGUSTINE HEALY est né en 1830 près Macon (Georgie). Il fit son éducation dans le Nord, aux écoles de Long Island et de New Jersey, puis au Collège de Holy Cross, à Worcester (Mass.), où il fut gradué en 1849. Appelé à l'état ecclésiastique, il entra alors au Séminaire de Montréal, d'où il alla compléter ses études théologiques à Paris, chez les Messieurs de Saint-Sulpice.

A son retour d'Europe, il vint à Boston, où il fut nommé chancelier et secrétaire de l'Evêque. De ce poste honorable, il passa à la cure de l'église Saint-Jacques, charge qu'il garda neuf ans, toujours entouré du respect des prêtres du diocèse et de l'affection de ses fidèles.

Le Souverain Pontife avait jeté sur lui les yeux, et après la mort de Monseigneur Bacon, Father Healy était promu au siège de Portland, au mois de juin 1875.

Gilmary Shea, l'historien catholique des Etats-Unis, constate que, en 1883, c'est-à-dire après neuf ans d'administration, Monseigneur Healy avait déjà vu s'ériger plus de trente nouvelles églises, et le nombre de ses prêtres s'élever de cinquante-deux à quatre-vingt-neuf.

Que ne dirait-il pas aujourd'hui, malgré le partage que Monseigneur a fait de son diocèse en faveur du nouveau siège de Manchester ?



22. Lewiston vu de l'école d'Auburn.

A l'évêque il appartient de bénir, et ce n'est pas sans intention que nous plaçons ici encore une vue de Lewiston. Quand Monseigneur y jettera les yeux, qu'il daigne bénir de loin certain clocher qui nous est cher, et toutes nos œuvres, et tout notre monde, et toute la ville, et jusqu'à ce petit Album, que nous déposons à ses pieds en signe de filiale vénération pour lui et de vive affection pour la paroisse qu'il nous a confiée.

Pose de la
première pierre, le
7 juillet 1872.



Bénédiction
par Mgr Bacon,
premier évêque
de Portland,
le 4 mai 1873.



Premier curé :
Mgr P. Hévey,
de 1871 à 1881.



23. Eglise Saint-Pierre-Saint-Paul. (Phot. Laroque.)

Curés dominicains :
Le T. R. P. Mothon,
1881-1884.



Le T. R. P. Adam,
1884-1886.
Le T. R. P. Morard,
1886-1887.



Le T. R. P. Mothon,
1887-1897.
Le T. R. P. Grolleau,
1897-

MONSEIGNEUR HÉVEY

(1871-1881)

Le 11 octobre 1871, dit le R. P. Hamon dans
ses *Canadiens de la Nouvelle-Angleterre*, M. l'abbé
Hévey arrivait à Lewiston.

« A cette époque, le prêtre canadien-français
était bien peu de chose aux yeux des Américains
protestants. M. Hévey se mit à la recherche d'un
logement, mais partout il reçut la réponse que les
Juifs donnaient à saint Joseph : « Il n'y a pas de
« place ici pour vous. »

« Après plusieurs jours de démarches inutiles,
M. Hévey trouva enfin une personne un peu moins
fanatique, qui, pour la considération de \$18 par
mois, consentit à loger le prêtre catholique dans
un galetas.

« Le nouveau pasteur se mit à l'œuvre.

« Finalement, il démontra à ses paroissiens la
nécessité de construire une église. Le projet fut
accepté d'enthousiasme, et l'on ouvrit une sous-
cription. Hélas ! pourtant, il n'y avait pas même
assez d'argent pour commencer les travaux.

« Que faire ? Ce fut alors que M. Hévey déploya,
pour la première fois, cette fécondité de ressources,
qui, depuis, lui a permis de mener à bonne fin tant
d'entreprises importantes. Il proposa un emprunt
sous forme de banque d'épargne. Le projet fut

approuvé par l'évêque du diocèse, et le premier dépôt fut fait par M. Eleusippe Garneau, le 26 février 1872. *

« Ce dépôt était de \$10, mais ce grain de sénévé devait bientôt devenir un grand arbre.



24. Le Rvd M. Hévey, premier curé de Lewiston.



«Le 7 juillet 1872, on posait la pierre de la nouvelle église, et le 4 mai 1873, Mgr Bacon, évêque de Portland, bénissait la nouvelle paroisse Saint-Pierre-Saint-Paul de Lewiston.

«Dès qu'ils eurent une église à eux, les Canadiens augmentèrent à Lewiston.

«En 1869, ils n'étaient que 1000 âmes; en 1873, ils étaient 2,054; en 1874, 2,604; en 1875, 2,896

«En 1878, M. Hévey songea à se créer un couvent, et le 20 novembre de cette même année, quatre Sœurs grises de la maison de Saint-Hyacinthe arrivaient à Lewiston, à la grande joie de la population canadienne.

«Outre les écoles, les bonnes Sœurs devaient encore avoir soin des orphelins.

«En 1881, M. Hévey eut une autre inspiration, et cette fois encore, il la suivit.»

On devine ce que va nous dire ici le R. P. Hamon. Mais cette donation de la paroisse aux Pères Dominicains, nous en parlerons nous-même tout à l'heure.

Le Saint-Siège a voulu reconnaître ce grand acte de générosité, et le 20 juin 1890, il a fait de M. l'abbé Hévey, Monseigneur Hévey, Protonotaire Apostolique. L'évêque de Manchester,

à son tour, en confiant une nouvelle paroisse de sa ville épiscopale, celle de Sainte-Marie de Manchester, à l'ancien curé de Lewiston, a bien deviné que l'avenir répondrait pour ce prêtre au passé, et que, après avoir bâti une église de \$75,000, il saurait en bâtir une autre de \$150,000, comme celle qui s'élève actuellement sous sa direction.

LES ANCIENS VICAIRES

DU PORTRAIT de Mgr Hévey, il nous est à peu près. Le Rév M. Charland, aujourd'hui janvier 1876), et l'on comprend que, en une n'ait pu contenir son émotion au souvenir des premier ministère.

Après M. Charland, parti pour Gorham s'inscrit quelque temps sur nos registres,

M. l'abbé Decelles, ordonné prêtre en Saint-Hyacinthe. En janvier 1878, cause de sa santé gravement compro-



26. REV. M. N. CHARLAND

très agréable d'ajouter ceux des prêtres qui Lewiston—et leurs portraits de l'époque, ou à Waterville, fut le premier d'entre eux (4 soirée dont tout le monde ici se souvient, il premiers temps de notre paroisse et de son

en 1876, le nom du Rév J.-L. Dumontier comme assistant intérimaire.

1872, fut d'abord professeur au Séminaire de il dut renoncer à l'enseignement, à mise, et c'est alors qu'il arrivait à



27. REV. M. LUSSARD



28. REV. M. DECELLES



29. REV. M. DAVIDSON

Lewiston, pour remplacer M. Hévey pendant son premier voyage en Europe. Après dix-huit mois de vicariat au milieu de nous, M. Decelles était nommé, le 9 juillet 1879, à la nouvelle cure de Saccarappa, aujourd'hui Westbrook, où il a, depuis, exercé le ministère.

M. Decelles eut pour successeur M. Davignon qui resta parmi nous jusqu'en janvier 1881, époque où il fut nommé curé de Suncook. C'est de ce poste, en 1894, qu'il fut transféré à la cure de la paroisse Saint-Georges de Manchester, où, dit-il, les Pères seront toujours les bienvenus.—Merci.

M. H.-A. Lessard, l'entrepreneur curé de Saint-François-Xavier de Nashua, est aussi un des nôtres. Il était à Lewiston depuis neuf mois quand les Pères vinrent s'y établir, et il le quitta pour la cure de Lancaster, N. H., d'où il vint fonder, en 1885, la paroisse qui est si fière aujourd'hui de le posséder, et pour tout dire, de posséder avec lui, une superbe église.

LA GRANDE ATTIRANCE



LES CANADIENS ont émigré à Lewiston, parce que, ici, à Lewiston, il y avait du travail. Dieu merci, il y en a encore, et quiconque ayant faim là-bas, et venant ici, peut, s'il n'est pas trop fier, gagner son pain de chaque jour—et un peu plus.

Ici, d'ailleurs, on s'occupe peu du « qu'en dira-t-on », en tout cas, beaucoup moins que de l'autre côté des lignes, en ce pays aristocratique et superbe qui est resté—soit dit en toute révérence et affection—un peu trop dix-septième siècle et Louis XIV.

Ici, tout le monde travaille—travaille des mains, travaille dehors,—le mari, la femme, quand elle peut, les jeunes gens, les jeunes filles, les enfants. L'honneur, c'est de faire *tant* par semaine, un peu plus que d'autres !

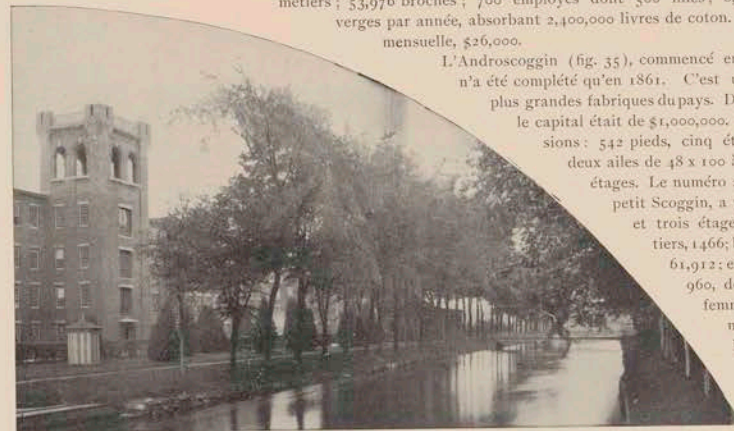
On a pensé que l'une ou l'autre vue de nos manufactures ferait plaisir à un grand nombre, surtout à tant de vaillantes, généreuses et bonnes jeunes filles qui y travaillent, dévouées pour leurs familles du matin au soir, comme elles le sont pour nos œuvres et en particulier pour le bazar, une fois leur rude journée finie.

Pour commencer, voici, en deux sens (figs. 31 et 32), le *Bates Manufacturing Company*, le « Moulin des Bates », comme on dit.

Les Bates — numéro 1 — datent de 1850, et numéro 2, de 1854. Ils emploient plus de 1800 mains et paient en moyenne \$55,000 de salaire par mois. Les métiers sont au nombre de 1595 et les broches (*spindles*) de 58,392. Ils manufacturent à peu près 15,000,000 de verges par année. Leur capital est de \$1,000,000.

Comme corporation, les Hill (fig. 33) sont de la même époque. Il commencèrent à opérer, le numéro 1, en 1854, et le numéro 2, en 1864. Produisent le coton, exclusivement. 1238 métiers ; 53,976 broches ; 700 employés dont 500 filles ; 8,700,000 verges par année, absorbant 2,400,000 livres de coton. Paie mensuelle, \$26,000.

L'Androscoggin (fig. 35), commencé en 1854, n'a été complété qu'en 1861. C'est une des plus grandes fabriques du pays. Dès 1860, le capital était de \$1,000,000. Dimensions : 542 pieds, cinq étages, et deux ailes de 48 x 100 à quatre étages. Le numéro 2, dit le petit Scoggin, a 70 x 180, et trois étages. Métiers, 1466; broches, 61,912; employés 960, dont 610 femmes; paie mensuelle, \$45,000. Production



31. Filatures des Bates (d'après l'Album du Comté).

annuelle, 10,400,000 verges.

Le Continental est de 1858. Employés, 900, et \$40,000 de paie au mois.

La *Bleachery* emploie 300 personnes et paie mensuellement \$25,000 de salaires. On y blanchit pour \$5,000,000 de coton par année. Date : 1860.

Avon Mill: 75 employés, 204,000 couvre-pieds, 840,000 serviettes par an.
 Cowan Woolen Company: 180 employés; 300,000 verges d'étoffes diverses; paie mensuelle: \$3,700.
 Cumberland Mill: 50 employés, 300,000 verges; consommation de laine, 325,000 livres.
 Lewiston Falls Manufacturing Co.: 2,000 verges de flanelle par jour; 50 employés.
 Gay-Woodman Company—chaussures—400 hommes, 150 femmes; 40,000 caisses de chaussures par année. Paie \$3,000 par semaine.

R. C. Pingree & Co.: grande scierie de 60 x 114 pieds, \$60,000, avec pouvoir de 250 chevaux-vapeur.
 Production: 13,250,000 pieds de bois long, 6 millions de bardeaux, 850,000 lattes, 600,000 planches. 100 employés.

AUBURN, ou comme on dit ici «the shoe city of Maine», est en effet le pays, le paradis de la chaussure.

Ara Cushman & Co.: 1000 employés, \$9,300 par semaine, production journalière: \$8,000.

John F. Cobb: 200 mains, paie mensuelle, \$7,000, produit annuel, \$300,000.

Dingley, Foss & Co.: 200 employés, 900 paires par jour.

Munroe, Packard & Linscott: Paie mensuelle, \$18,000, production annuelle, \$500,000.

Foss, Packard & Co., 10,000 paires par semaine.

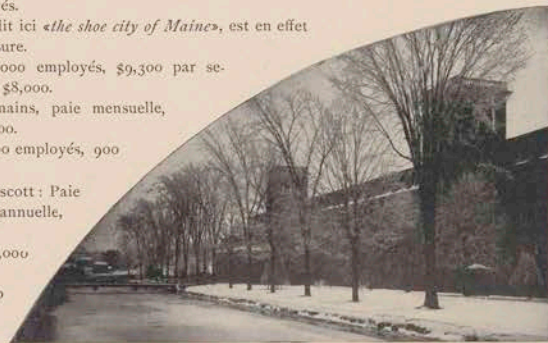
Pray, Small & Co.: 60 hommes, 75 femmes, production annuelle, \$300,000.

American Shoe Manufacturing Co.: 50 mains.

Wise & Cooper: 55 mains, 20 caisses par semaine; Damren & Field: fines chaussures, 60 caisses par semaine.

RÉCAPITULATION POUR LEWISTON (statistiques de 1891):

Manufactures de coton, 14; de laine, 2; blanchisserie, 1; capital investi dans les manufactures, \$7,500,000; nombre de broches en opération le 31 décembre 1891, 270,590; consommation de charbon,



32. Autre vue des Bates (d'après l'Album du Comté).

17,250 tonnes; consommation de coton, 27,000,000 de livres, ou environ 58,000 balles; nombre de femmes employées, 3,650; nombre d'hommes, 2,719; déboursés annuels des manufactures pour toutes fins, \$2,700,000 ou \$225,000 par mois; production de coton et de laine en 1891: 57 millions de verges.

RÉCAPITULATION POUR AUBURN:

Capital investi dans la chaussure, \$3,240,000; nombre de femmes employées, 1,550; nombre d'hommes, 2,150; salaires annuels, \$1,000,000; caisses de chaussures en 1891, 194,772; livres de cuir, 6,796,872; valeur de la production, \$3,250,000; production annuelle des autres manufactures, \$2,750,000.

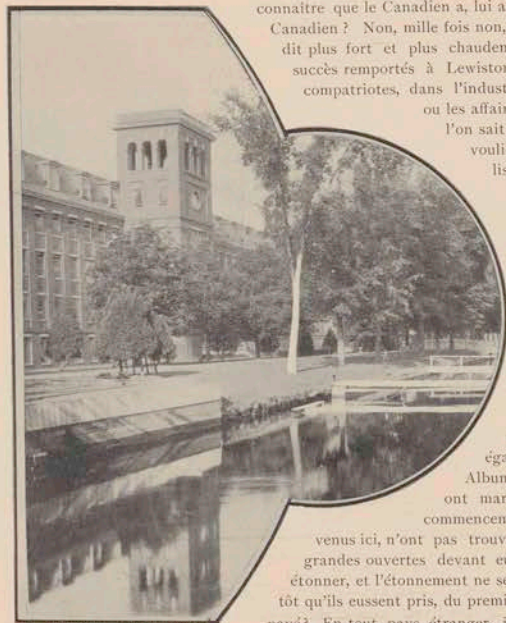


Messenger du 31 mars 1899: «A partir de lundi, 3 avril, les salaires dans toutes les filatures seront haussés d'à peu près 10 par cent. Il en sera de même pour les filatures de Biddeford et presque toutes celles de l'Etat.»

«Les commissaires du comté d'Androscoggin viennent de terminer leur évaluation de la propriété publique. Ils ont trouvé que Lewiston possède pour \$13,729,505 de propriétés taxables; qu'Auburn en a pour \$6,948,145 et Lisbon pour \$2,066,487. Lewiston devra donc payer, cette année, \$19,371.06 de taxes à l'Etat; Auburn en paiera \$9,786.05 et Lisbon, \$2,913.50.»

Telle est donc, pour ce qui est de certaines industries dont nous avons parlé tout à l'heure, l'activité qui se dépense à Lewiston.

Est-ce tout? Non, évidemment, ni pour l'Américain, ni encore moins et surtout pour le Canadien, de qui d'ailleurs nous n'avons pas dit un mot. Puisque, en cet article, il s'agit d'«attirances», allons-nous donc mé-



33. Les filatures Androscooggin.

place, et la conquérir, non avec ses coudes ou ses poings, mais avec son travail et sa tête.

connaître que le Canadien a, lui aussi, attiré ici le Canadien ? Non, mille fois non, et nul n'applaudit plus fort et plus chaudement que nous aux succès remportés à Lewiston même par nos compatriotes, dans l'industrie, le commerce ou les affaires en général, et l'on sait bien que si nous

voulions dresser une liste de nos Hommes, la liste, quoique longue, serait bientôt faite.

Mais le « moi est haïssable », dit Pascal, et le « nous » l'est bien autant. M. un Tel*, M. un Tel**, et M. un Tel***, c'est nous, et pour sa part, le présent scribe se sent de la répugnance à faire ainsi monter les siens sur les tréteaux. Ce n'est pas la place.

Mais c'est encore la place pour notre hôte, cet Américain qui peut avoir ses défauts, — c'est un droit acquis à tout le monde, — mais qui ne laisse pas pour cela d'être « gentil » à notre égard. Plus d'une fois, au cours de cet Album, on en fait la remarque, « les temps ont marché, les temps ont changé. » Si, au commencement, les Canadiens

venus ici, n'ont pas trouvé toutes les portes grandes ouvertes devant eux, faut-il bien s'en étonner, et l'étonnement ne serait-il pas bien plutôt qu'ils eussent pris, du premier coup, le haut du pavé ? En tout pays étranger, il faut conquérir sa



34. À l'œuvre.



36. À l'œuvre.

Or, à ceux-là, je veux dire aux têtes saines et aux mains vaillantes, l'Américain n'a jamais, que je sache, refusé son aide ou du moins le *fair play*. Lit-on, depuis quelques années, le *Lewiston Journal* et le *Daily Sun*, et peut-on demander à des gens qui nous sont si étrangers par la langue, par le tempérament, les doctrines, la religion, un langage plus foncièrement *gentleman* et courtois ?

En vérité, rien qu'avec les articles que ces journaux ont consacrés depuis dix ou douze ans à notre histoire, à nos fêtes, à nos entreprises, à nos progrès et succès divers, nous pourrions faire un magnifique album, et certes plus d'un de nos compatriotes, encore à cheval sur les grands principes de nationalité et de non-immixtion des races, se surprendrait à dire : « Mais je ne savais pas que les Américains nous aimaient tant ! »

Au fond, la grande « attirance », c'est cela — je ne dis pas « l'amour », — la chose comme le mot serait ici ridicule, — je ne dis pas même non plus la vraie sympathie, celle qui prend un peu le cœur, — mais au moins la bienveillance, l'honnête main qui se tend grande ouverte à toute main honnête, et qui est prête à la *broyer*, à l'américaine, selon l'usage.



37. Le Lac d'Auburn, avec l'hôtel maintenant détruit (Album du Comte).

COUP D'OEIL SUR L'AVENIR

Dit de nouveau *l'Année Dominicaine*, plus haut citée:

« Il y a trente ans à peine, dans cette ville de Lewiston que nous habitons, on eût cherché en vain quelques familles d'origine française, et notre langue y était aussi inconnue qu'elle peut l'être en Chine ou au Japon. Aujourd'hui, — l'article est écrit, comme on se souvient, en 1893, — un tiers de la population appartient à notre race, et cette population augmente rapidement d'année en année, non seulement par le fait de l'immigration, mais par suite des familles exceptionnellement nombreuses qui sont un des caractères de la race canadienne. Plus de 1700 enfants apprennent dans nos écoles la langue française, leur langue maternelle, en même temps qu'ils apprennent l'anglais, la langue de leur nouvelle patrie. Aujourd'hui, on peut se promener des heures entières dans certains quartiers de la ville, sans entendre autre chose que notre langue, et même dans les quartiers exclusivement américains, on peut voir à la vitrine de plusieurs magasins un

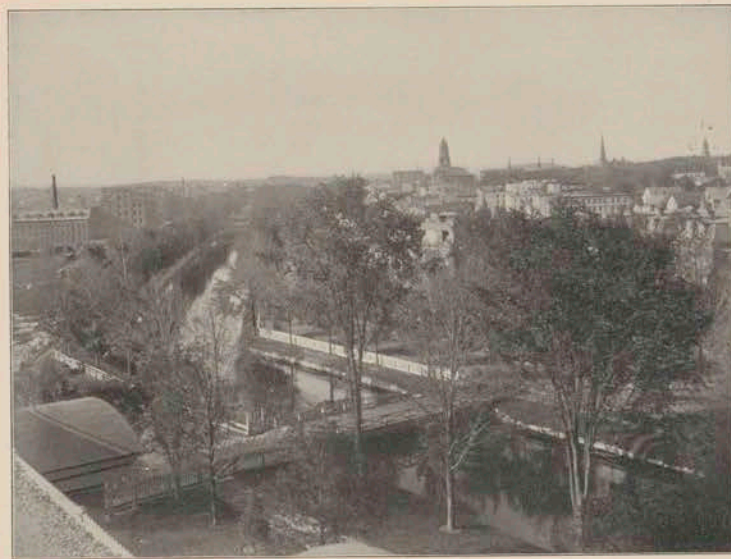


38. "Nos bûchers."

large écriteau avec ces mots bien en vue: ICI ON PARLE FRANÇAIS. Le même phénomène se reproduit, quoique peut-être d'une façon moins rapide, dans la plupart des centres de la Nouvelle-Angleterre.

« Pendant ce temps, l'ancienne race américaine protestante, où la natalité est réduite depuis longtemps à son minimum, décroît rapidement. Les propriétés des familles qui s'éteignent passent aux mains des catholiques, et l'on se demande où s'arrêtera cette invasion pacifique de la race française.

« C'est là une question qui commence à préoccuper les penseurs aussi bien que les hommes d'Etat et sur laquelle les avis sont partagés. Les anciens habitants du pays proclament volontiers que, un jour ou l'autre, les nouveaux venus oublieront leur origine et leur langue, et subiront, comme tant d'autres avant eux, une assimilation complète au sein de la grande République Américaine.



39. Autre vue de Lewiston. (Phot. Flagg & Plummer).

«Ce n'est pas là l'opinion des Canadiens fixés aux Etats-Unis.

«Tout en adoptant les idées politiques et sociales de leur nouvelle patrie, et en lui vouant une affection profonde et un dévouement sincère, ceux-ci espèrent bien conserver leurs traditions et leur langue, qu'ils considèrent comme liées inséparablement à leur foi religieuse. Ils font remarquer que leurs frères ont traversé, sans se laisser absorber, des situations bien autrement difficiles, et que si la race canadienne avait dû abdiquer sa nationalité et sa langue, ç'aurait été bien plutôt après la conquête, lorsque les habitants de la Nouvelle-France n'étaient qu'une poignée d'hommes livrés sans défense à la domination anglaise.

«Une circonstance particulière contribue encore, d'après eux, à augmenter leurs chances de succès. Le Canada français traverse, depuis un certain nombre d'années, une crise économique et sociale dont les causes sont trop complexes pour être expliquées ici, mais qui a eu pour effet de créer un courant d'idées très prononcé en faveur de l'annexion aux Etats-Unis. Cette idée, d'abord peu populaire, a fait son chemin, et elle est devenue le programme principal, ou, comme on dit en Amérique, la *plate-forme* d'un nouveau parti politique au sein du Bas-Canada.

«Si jamais cette éventualité se réalisait, et si la province de Québec, toute française de langue et de traditions, devenait un des Etats de la grande République Américaine, la situation des Canadiens, fixés dans la Nouvelle-Angleterre, se trouverait considérablement fortifiée. Rien n'empêcherait alors, disent les partisans de ce projet, qu'on ne puisse voir, à un moment donné, tout l'extrême Nord de l'Amérique peuplé par la race canadienne-française et vivant de ses habitudes et de sa langue, de même qu'une partie notable de l'Ouest américain, voué irrévocablement à l'influence de la langue allemande.»

MOUVEMENT DE LA POPULATION CANADIENNE

1869, à peu près 1,000 âmes; 1874, 2,604 âmes; 1883, à peu près 6,000; janvier 1884, 1,200 familles, à peu près 6,800 âmes; mai 1884, 7,602 âmes; 1894, 9,757 âmes; 1895, 10,660; 1898, à Lewiston, 6,650 communicants, 2,600 non communicants; à Auburn, 1,325 communicants, 725 non communicants. Total: 11,300 qu'on peut majorer à 11,500.

1899: à Lewiston, 6,387 communicants, 2,609 non communicants, 1,671 familles; à Auburn, 1,379 communicants, 726 non communicants, 387 familles. Total: 2,058 familles, soit 11,101 âmes qu'on peut majorer à 11,300. (La population, diminuée par suite de la grève, revient peu à peu à son chiffre de 1898.)



LES DOMINICAINS

1881—

LE T. R. P. MOTHON

EN ce qui concerne M. Hévey et le don généreux qu'il a fait de sa paroisse à nos Pères, l'article publié en 1893 par l'*Année dominicaine* n'est pas complet, et de plus, il a l'air bien froid. Il est froid parce qu'il n'est pas complet, et il n'est pas complet parce qu'un autre l'avait précédé, écrit de la même main. Nous disons *écrit*, ce qui ne veut pas dire *signé*, et il va de soi que nous ne le signons pas nous-même. Tout le monde a au moins le droit de faire le silence autour de son nom, droit sacré autant qu'un rare et bel exemple, droit qu'il faut respecter même lorsqu'on n'imité pas l'exemple.



40. L'église [1872] et le nouveau convent [1896].

Tout simplement, ouvrons donc l'*Année dominicaine* au numéro de janvier 1882, et lisons :

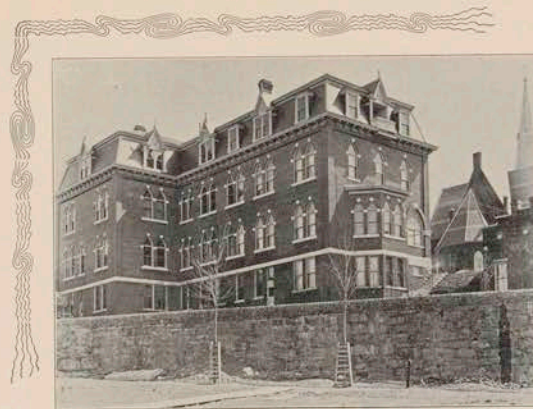
« Depuis plusieurs années, les Pères de Saint-Hyacinthe, voyant leur œuvre prospérer et leur nombre s'accroître, jetaient les yeux sur les Etats-Unis, où les prêtres manquent et où un champ immense s'ouvre au zèle de ceux qui veulent travailler à la gloire de Dieu et à l'extension de l'Eglise.

« Dès l'année dernière, les RR. PP. Adam et Toutain avaient exercé le ministère pendant plusieurs mois dans l'Etat du Maine, et avaient su faire connaître et désirer dans le pays l'habit de saint Dominique. Mgr l'évêque de Portland ne nous dissimulait pas son vif désir de voir nos Pères s'établir dans son diocèse, un des plus vastes de l'Amérique et de ceux où le besoin d'ouvriers apostoliques se fait le plus sentir, lorsqu'une circonstance imprévue vint nous permettre de réaliser ses vœux et les nôtres.

« La paroisse catholique de Lewiston, une des plus importantes du pays, avait pour curé un homme d'un grand mérite et d'une activité rare. M. Hévey, lorsqu'il vint ici, en 1871, n'y avait trouvé qu'une poignée de catholiques, sans école, sans église, sans



41. Le T. R. Père Mothon.



42. Vue du Convent sur la rue Oak [Phot. Laroque].

s'approche des sacrements plusieurs fois par année et a recours au prêtre chargé ici d'une foule de choses dont nos curés de France ne songeraient pas même à s'occuper ; c'est lui qui doit tout conduire, au temporel comme au spirituel, dans un milieu où les Catholiques ne font pour ainsi dire que de sortir de terre et où tout est à créer ; il est de plus le pacificateur, le conseiller, l'arbitre universel, et rien d'important ne se fait, dans la plupart des familles, sans son avis ou sa direction. Dans ces conditions, on peut se figurer ce qu'est pour un seul homme la charge de cinq ou six mille âmes.

« En voyant nos Pères à l'œuvre dans le voisinage, M. Hévey comprit qu'un Ordre religieux, en s'établissant à Lewiston, pourrait imprimer au mouvement catholique une impulsion puissante, dont un prêtre isolé, si dévoué qu'il fût, ne serait jamais capable. Il fallait, il est vrai, pour réaliser ce dessein, renoncer à une situation qu'il avait créée au prix de dix ans de fatigue, et où le retenaient le respect et l'affection universels ;

presbytère, et obligés de se réunir chaque dimanche dans un grenier pour y entendre la messe. A force de travail et de zèle, il était parvenu en quelques années à grouper en un faisceau tous les catholiques, à bâtir dans un des plus beaux quartiers de la ville une vaste et gracieuse église, et à faire de sa paroisse une des congrégations les plus nombreuses et les plus florissantes de l'Etat du Maine.

« Seulement, à mesure que le nombre des fidèles se multipliait, le travail devenait plus écrasant pour les forces du curé. Les paroissiens, en Amérique, ne sont pas, en effet, comme la plupart de ceux de France, des paroissiens honoraires. La presque totalité

mais un homme de Dieu ne recule pas devant ces considérations, et, avec un désintéressement bien rare, M. Hévey vint de lui-même nous offrir d'abandonner son poste pour nous le confier.»

Donc, le 2 octobre 1881, le T. R. P. Mothon, accompagné de cinq autres Dominicains français (les RR. PP. Adam, Toutain, Sicard, Clair et le frère Jean-Marie Closse, venus de la maison de Saint-Hyacinthe), prenait possession de l'église et du presbytère canadiens de Lewiston, en présence de l'évêque et au milieu de l'accueil le plus sympathique de tous les habitants, tant de la part des Catholiques que de la part des Protestants.

Selon l'usage jusqu'ici en vigueur aux Etats-Unis, où la plupart des religieux ont des paroisses, l'évêque confia à notre Ordre à perpétuité l'église et la paroisse de Lewiston. Cette concession a été depuis confirmée par un décret de la Propagande et revêtue de l'autorité apostolique.

Malgré le zèle qu'avait déployé l'ancien curé, il restait encore beaucoup à faire après lui, et l'on verra en effet au cours des pages à venir que l'œuvre dominicaine, ou, si vous voulez parler un langage plus précis, l'œuvre du R. P. Mothon, a été très considérable.

Le même Père Mothon serait bien mécontent si nous donnions ici des détails, mais il ne peut pas empêcher le «Dominican Block», l'école d'Auburn, l'Orphelinat, l'Hôpital, le soubassement de la future église, le nouveau Couvent des Pères, et tant d'autres œuvres, de parler pour nous comme pour lui.

Il ne peut pas empêcher non plus que nous remarquions le caractère de ses constructions, si bien en harmonie d'ailleurs avec son propre caractère à lui-même.

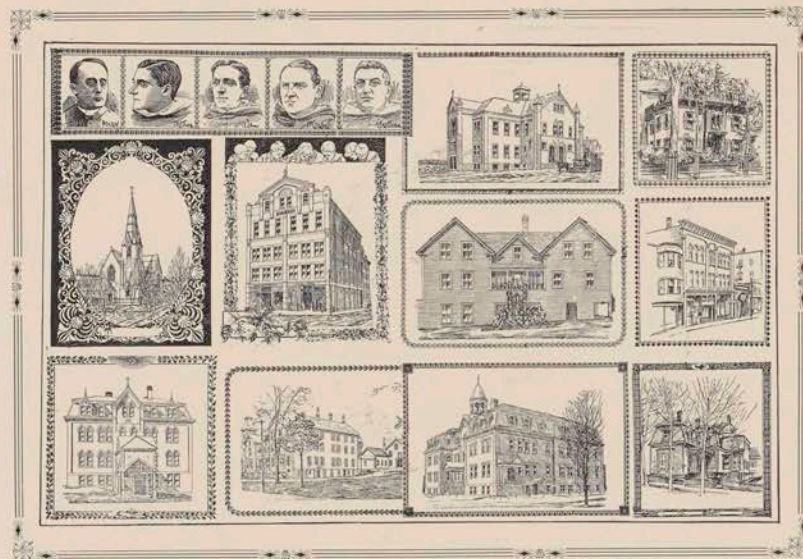
Bien sûr, le Père a toujours aimé et aime encore le Beau, et nous imaginons quels rêves de cathédrales ont dû lui passer dans l'esprit, lui qui en a tant vu et de si belles! Hélas! le Beau coûte cher, si cher que le plus souvent il est inaccessible, comme l'Idéal, et qu'il faut en faire son deuil, quand on n'a pas le million!

Mais le Solide est un des proches parents du Beau, et manifestement le Père Mothon a voulu au moins le Solide. Il est lourd, ce gros Bloc Dominicain qui se dresse raide et sec, sur un coin de la rue Lincoln, mais il n'a pas encore bronché d'une semelle, et — détail qui vous intéressera peut-être, — depuis dix-sept ans que ses escaliers supportent, le dimanche, la foule des fidèles, et tous les jours de la semaine, la foule des enfants descendant par centaines, ils ont pu s'user, mais n'ont pas cédé d'un demi-pouce.

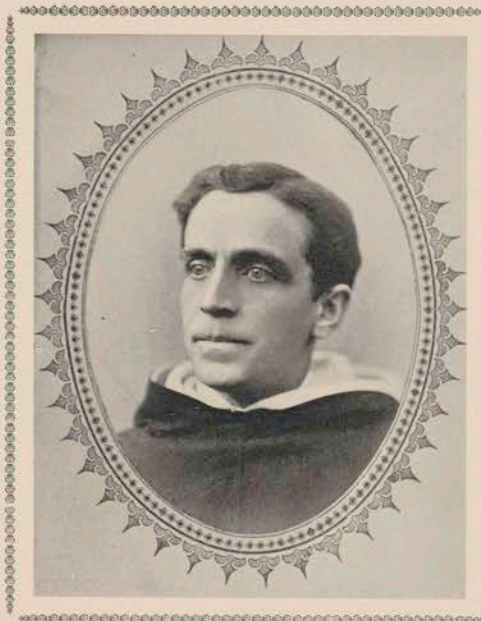
L'Asile Healy, un peu moins sévère de façade, est également fait pour rester, *made to stay*, comme on dit par ici. Et l'école d'Auburn, une forteresse! et les murs d'enceinte de notre couvent, dix pieds d'épaisseur dans le fond, l'ébahissement, dans le temps, de tous ces grands Jacks d'Américains — pas solides!

Si le Père Mothon a dépensé de l'argent pour bâtir, il n'y a toujours pas de danger qu'il en dépense pour rebâtir! — *Eternitati pingo!*

Qu'il suffise déjà, c'est-à-dire quand nous lui aurons bien souhaité de tout notre cœur que son grand rêve devienne un fait: l'agrandissement et l'achèvement de notre église!



Figs. 43-57. Rév. M. Hévey; RR. PP. Mothon, Adam, Morard, Grolleau; Chapelle-école d'Auburn; Collège et Couvent N.-D. de Slon; Église Saint-Pierre-Saint-Paul; École des filles (Dominican Block); Pensionnat d'Auburn; Centennial Block; Couvent des Pères; Hôpital N.-D. de Lourdes; Orphelinat Henfy; Ancien presbytère.



34. Le T. R. Père Adam.

le monde, grâce aussi à l'influence du regretté P.-X. Angers, avocat de la ville, un Canadien, un patriote et un

LE T. R. P. ADAM

Le Rév. Père Mothon, rappelé en France vers le mois d'octobre 1884 pour prendre soin de l'*Année dominicaine*, fut remplacé, comme Curé de la paroisse et Supérieur du Couvent, par le T. R. Père Adam, actuellement Vicaire-Provincial de notre mission dominicaine-française en Amérique.

Le P. Adam était venu à Lewiston en septembre 1881, en même temps que le P. Mothon. Si jeunes que nous soyons encore ici, il est donc un de nos anciens, et ce n'est pas sans émotion que l'on revoit les cellules de ce vieux presbytère où tant de dévouement, tant d'abnégation s'est exercée au commencement. Car enfin, malgré toute la tendresse que nous lui vouons, Lewiston n'était pas le Paradis terrestre en ce temps-là, pas même Paris, où l'on avait un ministère tout fait, un ministère consolant et le grand air de la patrie, le meilleur de tous.

Le Père Adam, Curé, s'occupa des écoles comme avait fait son prédécesseur. D'abord, il acheta la maison actuellement occupée, sur la rue Bates, par les Dames de Sion; puis, grâce à ses procédés toujours si délicats envers tout

chrétien, il obtint gratuitement de la municipalité l'usage de deux écoles protestantes qui se trouvaient pour le moment vacantes sur la rue Lincoln.

Rentré en France en 1886, il y a rempli toutes les charges de haute confiance, et nous est revenu en 1897, pour nous quitter de nouveau en 1898, après sa nomination comme prieur de notre couvent de Saint-Hyacinthe.

LE T. R. P. MORARD

Au Révérend Père Adam, succéda en 1886, le Révérend Père Morard.

Qui ne garde un pieux souvenir pour ce religieux si bon, si saint—nous allions dire—que la mort vient de nous enlever?

A l'administration du Père Morard se rattache la construction de notre école de garçons, ou ce que nous appelons aujourd'hui le Collège.

Souvent rappelé par ses supérieurs, qui avaient besoin de lui partout, le Père est souvent revenu parmi nous, et quoiqu'il ait été trop parfait religieux pour avoir jamais une volonté propre, nous croyons cependant que, se sentant mourir petit à petit, il a béni la main qui le ramenait à son Lewiston très cher.

Sur sa tombe, le T. R. Père Provincial a dit ces paroles que nous recueillons en y souscrivant de tout cœur :

«Le R. P. Morard qui nous est enlevé dans la cinquante-unième année de son âge et la trente-unième année de sa profession reli-



35. Le R. P. Thomas Morard († 1898).

[Phot. de M. Laroque, tirée d'un groupe, et le seul portrait connu du R. Père.] 35



60. Le T. B. Père Grolleau.

actuel, il y a un intervalle de dix ans, de 1887 à 1897, mais nul n'ignore qu'il a été rempli—laborieusement et fructueusement rempli—par le R. P. Mothon.

gieuse, n'aura laissé dans les différentes maisons de son Ordre—en France comme en Amérique—que les exemples de la plus édifiante régularité. Homme de devoir, il l'a été dans toute l'acception du mot, ne ménageant jamais, pour le remplir ponctuellement, ni son temps, ni sa personne, ni sa peine...

«Dieu, qui donne sa grâce aux humbles, s'est plu à bénir dans son ministère apostolique cet homme qui s'ignorerait si profondément lui-même. L'estime, la confiance, je pourrais dire une religieuse vénération, lui sont venues de toutes parts et lui sont demeurées fidèles. C'est que les âmes qui l'avaient approché de plus près, n'avaient pas tardé à voir, dans le calme plein de gravité et de réserve dont sa physiologie était constamment empreinte, comme un reflet de la paix seréine de son âme, de sa bienveillance inaltérable envers tous, mais surtout envers les pauvres, les malades et les petits....»

LE T. R. P. GROLLEAU

Entre le R. Père Morard, le troisième curé dominicain de Lewiston, et le Révérend Père Grolleau, notre curé

Ici, plus que jamais, notre Album est condamné à une grande réserve, mais les faits restent les faits et ce n'est pas trop s'aventurer que d'en constater un, simplement. Un fait, c'est que ce jeune prêtre, qui tremblait et pleurait en chaire un dimanche, parce que ses supérieurs venaient de lui imposer la charge pastorale, trop lourde, pensait-il, pour ses épaules, a conquis de suite une sympathie universelle, une sympathie efficace, et qui lui permet de payer annuellement \$10,000.00 sur notre dette.

Il n'y a pas lieu de pleurer. En trois ou quatre ans, avec des paroissiens comme les nôtres, les grandes responsabilités deviennent des triomphes, et après des remboursements de \$50,000, on peut attendre encore un peu d'argent pour achever une église.

LES PÈRES DOMINICAINS

DE 1881 A 1899.

(Le premier chiffre indique l'arrivée, le second, le départ.)

T. R. P. Alexandre-Louis Mothon : mi-sept. 1881—octobre 1884 ; 14 sept. 1887 jusqu'au 30 octobre 1897, où il est nommé Prieur du couvent de Lille, en France ; revient 28 juin 1898.

T. R. P. Constant Adam : mi-septembre 1881 ; succède au R. P. Mothon, oct. 1884 ; retourne en France, 21 sept. 1886 ; arrive à Lewiston, comme Vicaire-Provincial, le 20 novembre 1897. Prieur de S. Hyacinthe en 1898.

R. P. Antonin Sicard : 27 sept. 1881—juin 1884.

R. P. Paul Clair : octobre 1881—été de 1883.



61. Le R. P. Toutain.

R. P. Ange Toutain : oct. 1881—27 avril 1887 ; 20 janvier 1888—7 mars 1889 ; 18 mars 1893—20 août 1895.

R. P. Dominique Jacques : 22 août 1882—1883.

R. P. Thomas Morard : automne 1882—11 oct. 1883 ; 8 janvier 1886 (nommé curé 21 sept. 1886) au 5 nov. 1890 ; 1891—22 avril 1893 ; 18 janvier 1898—décédé le 8 octobre 1898.

R. P. Hyacinthe Gadbois : 12 oct. 1883—4 juin 1885.

R. P. Paul Duchaussoy : 31 oct. 1884—25 sept. 1891.

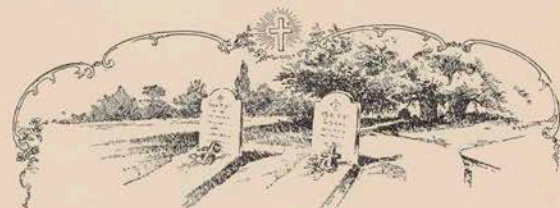
R. P. Antonin Dallaire : mars 1884—fin décembre 1885.

R. P. François Estéva: 5 fév. 1886-22 nov. 87.
 R. P. Barthélemy Charmont: 24 juillet 1886-décédé le 30 oct. 93.
 R. P. Paul Cormerais: 15 fév. 1887-28 nov. 87.
 T. R. P. Raymond Grolleau: 11 oct. 88-nommé Curé le 29 nov. 97.



62. R. P. E. GAUVREAU

R. P. Réginald Gillant: 9 oct. 89-25 oct. 90.
 R. P. Antonin Maricourt: 17 oct. 89-25 oct. 90; 1891-4 sept. 95.
 R. P. Marie-Dominique Summa: 15 sept. 1891.
 R. P. Gilles Hébrard: 17 nov. 1891.
 R. P. Thomas Couet: 28 déc. 1891-25 déc. 97.
 R. P. Albert Knapp: 15 oct. 93-6 sept. 95.
 R. P. Jacques Bellemare: du 31 janv. au 30 avril 94.
 R. P. Paul Charland: 22 juin 95.
 R. P. Jean-Dominique Brosseau: 10 sept. 95-17 janv. 98; 11 oct. 98.
 R. P. Bernard Percot: 13 sept. 95-mars 97.
 R. P. Athanase Beaudet: 17 mars 96-14 juillet 96.
 R. P. Jourdain Harpin: 19 juillet 96-
 R. P. Etienne Gauvreau: 22 janvier 98-11 octobre 98.
 R. P. Etienne Férier: 28 juin 1898.



64. A NOS MORTS.



63. R. P. Bart. Charmont [1880].

LE PRESBYTERE DE 1899

MINISTÈRE—MISSIONS ET PRÉDIICATIONS

En cet an de grâce 1899, notre couvent, ou, si vous aimez mieux, notre presbytère, est composé comme il suit au point de vue du personnel — car nous ne dirons rien du matériel, nous contentant d'ajouter quelques vues à celles qui précèdent :

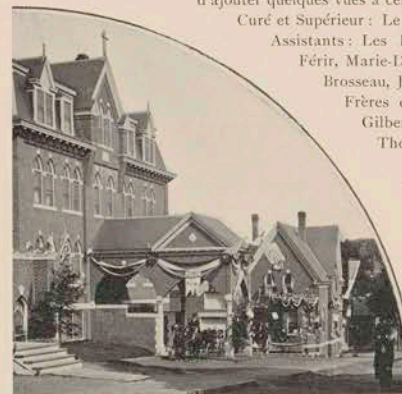
Curé et Supérieur: Le Très Révérend Père Raymond Grolleau.

Assistants: Les RR. PP. Gilles Hébrard, Louis-A. Mothon, Etienne Férier, Marie-Dominique Summa, Paul-V. Charland, Jean-Dominique Brosseau, Jourdain Harpin.

Frères convers: Les RR. FF. Bernard Alzard, Dominique Gilbert, Aimon-Marie Duchesneau, Jean-Marie Lachance, Thomas Cadieux.

L'*Année Dominicaine* nous dit quelles étaient les occupations des Pères en 1893. Comme depuis lors, les choses n'ont pas changé, nous allons citer sans rien changer non plus au texte :

«Si l'on se rend bien compte de notre situation, on peut deviner que les religieux attachés à la mission de Lewiston n'ont guère de loisirs. Le ministère paroissial, dans sa partie matérielle, ne représente en effet qu'un côté, et le moins absorbant, de leur travail. Il faut diriger les différentes sociétés de jeunes gens, de jeunes filles ou de dames; il faut administrer ou surveiller, non seulement les écoles, qui sont sous la dépendance complète des Pères, mais les autres établissements, comme l'hôpital et les différentes communautés religieuses. Il faut créer les œuvres nouvelles que l'accroissement incessant de la population rend nécessaires chaque année. Il faut même s'intéresser, au moins par des conseils, à une multitude d'affaires qui sembleraient, au premier abord, devoir nous rester étrangères, car la



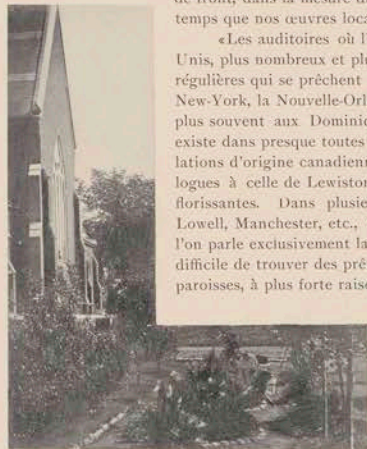
65. LE COUVENT DES PERES DOMINICAINS (image, 27 janv. 1896).
 Souvenir d'une Saint-Jean Baptiste (cliche T.-N. Gagné)

population catholique a pleine confiance dans ses prêtres, et il est rare qu'il se commence une entreprise importante quelconque, sans qu'on vienne consulter les Pères.

« Ajoutons que, malgré l'insuffisance numérique de notre personnel, nous avons toujours tenu à mener de front, dans la mesure du possible, le ministère apostolique extérieur, en même temps que nos œuvres locales.

« Les auditoires où l'on demande des prédicateurs français, sont, aux Etats-Unis, plus nombreux et plus importants qu'on ne se l'imagine. Outre les stations régulières qui se prêchent chaque année dans plusieurs grandes villes, comme New-York, la Nouvelle-Orléans, etc., et pour lesquelles on fait appel le plus souvent aux Dominicains français, il ne faut pas oublier qu'il existe dans presque toutes les villes de la Nouvelle-Angleterre, des populations d'origine canadienne, groupées dans des conditions analogues à celle de Lewiston et qui ont formé des congrégations florissantes. Dans plusieurs de ces villes, comme Fall River, Lowell, Manchester, etc., on compte trois ou quatre églises où l'on parle exclusivement la langue française. Or, s'il est souvent difficile de trouver des prêtres, pour la desserte ordinaire de ces paroisses, à plus forte raison quand il s'agit du ministère spécial de la prédication.

« Les prêtres capables de prêcher dans notre langue, et connaissant assez les habitudes du pays pour le faire avec fruit, sont très rares. Les curés des populations françaises doivent faire de longues et souvent infructueuses démarches pour faire donner des retraites à leurs ouailles. Nous-mêmes, à notre grand regret, nous ne pouvons répondre à toutes les demandes qui nous sont faites, et trop souvent, en présence de ces



66. Il faut soigner les fleurs.



67. Et le jet d'eau.

moissons spirituelles pleines de promesses, nous en sommes réduits à déplorer notre petit nombre et à prier le Père de famille de vouloir bien envoyer dans son champ quelques ouvriers de plus.

« En dehors de ce ministère régulier, il faudrait encore mentionner les visites aux catholiques isolés qui dépendent de nous et dont quelques-uns sont distants de quinze à vingt lieues. C'est ce que nous appelons nos missions. Au moins tous les mois, un de nos Pères va ainsi porter des secours religieux à des familles perdues dans des milieux exclusivement protestants, et qui, sans lui, seraient peut-être bien exposées à perdre leur foi. »

Grâce à Dieu, ces missions ont prospéré comme le reste, et la jolie chapelle de South Paris prouve bien qu'on ne travaille jamais en vain quand on travaille pour le bon Dieu !



68. « Prêtons l'oreille au doux et perpétuel murmure de cette fontaine qui tout cloître renfermait autrefois. » — Monseigneur Gilbert, *Jeunes d'Occident*.



69. R. F. Dominique Gilbert.

A toute notre vie, à toutes nos œuvres, tant pour le spirituel que pour le temporel, s'associent nos Frères Convers, de vrais frères en effet, qui nous aident de leur dévouement et de leur prière, deux choses que le Ciel bénit en fécondant notre ministère.





70. R. F. Almon-M. Duchesneau.



71. R. F. Bernard Alzaid.



72. R. F. Jean-Marie Lachance.



73. Chapelle de South Paris.



74. R. F. Thomas Cadieux.



75. Un coin de la bibliothèque.



76. Bloc Dominicain—École des filles.

LES ŒUVRES

LES ÉCOLES

LE BLOC DOMINICAIN

Du côté de l'enseignement, tout restait à faire à Lewiston, quand nous nous y sommes établis. Il ne s'y trouvait, en fait d'école, qu'une petite maisonnette de bois, où deux Sœurs enseignaient à lire à une soixantaine d'enfants.

Les Pères, aussitôt, se mirent à l'œuvre, et quelques mois après leur arrivée, ils jetaient, au centre du quartier canadien, les fondations d'un vaste édifice destiné à servir tout à la fois d'école et de lieu de réunion pour toute la population d'origine française [première pierre, 18 juin 1882].

Ce fut pour les Pères un beau jour que celui où, le 8 janvier 1883, plus de sept cents enfants de six à treize ans, qui, presque tous, n'avaient jamais mis le pied dans une classe, se réunirent à l'église, et se rendirent de là en grande procession, sous les regards étonnés des Américains, jusqu'à l'autre extrémité de la ville, pour y prendre possession de la nouvelle école, ou du

Dominican Block, ou encore de ce qu'on appelait en ce temps-là, un peu pompeusement, il est vrai, le «City Hall» des Canadiens.

LE COLLÈGE

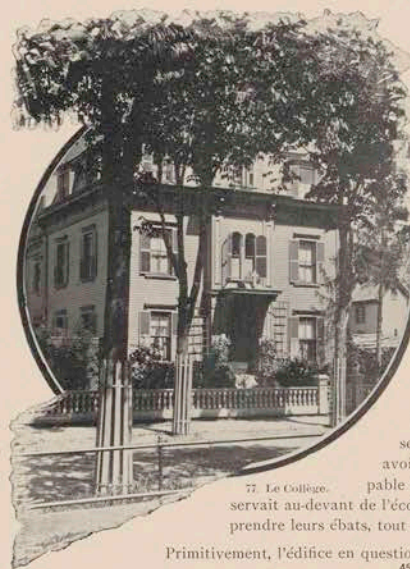
Le Bloc Dominicain était destiné aux filles, et il fallait maintenant une école pour les garçons.

Dans l'automne de 1885, nous entamions donc des négociations avec une congrégation de Frères français, et au mois d'août de l'année suivante, quatre Frères Maristes arrivaient à Lewiston et y jetaient les fondations de la première maison fondée par leur Institut aux États-Unis.

Ces débuts fournirent une preuve frappante des progrès opérés depuis quelques années dans l'opinion publique. Les classes où nous débutions étaient deux petites écoles possédées par la ville et qui avaient été mises gratuitement par celle-ci à la disposition provisoire des nouveaux maîtres, le 13 juillet 1886. Le temps était déjà loin, on le voit, où l'on refusait de louer un appartement à M. Hévey, parce qu'il était prêtre et Canadien.

Au reste, les nouveaux arriyants ne restèrent pas longtemps les hôtes de la municipalité. En 1886, les Pères entreprenaient la construction d'une école, destinée, comme nous avons dit, spécialement aux garçons. On acheta d'abord, sur la plus belle place de la ville, une jolie résidence qui devait servir d'habitation aux Frères; puis, sur le terrain avoisinant, on faisait élever une vaste construction capable d'abriter plus de quatre cents élèves (1887). On réservait au-devant de l'école une cour spacieuse pour permettre aux enfants de prendre leurs ébats, tout à leur aise.

Primitivement, l'édifice en question n'était pas consacré exclusivement à l'enseignement.



77. Le Collège.



78. Le Collège vu de la rue Blake et l'Association Saint-Dominique (1887). Phot. Laroque.

Une société dont nous devons parler plus loin, avait été fondée, quelque temps auparavant, sous le vocable de notre patriarche saint Dominique. Cette œuvre avait pour but de fournir aux jeunes gens, en même temps qu'une occasion de se soutenir dans le bien, tous les moyens possibles de se distraire honnêtement. On pensa que le même toit, qui recevait les enfants, pourrait abriter en même temps leurs aînés, et l'école fut construite en conséquence. Tout le rez-de-chaussée fut réservé aux membres de l'Association, qui trouvaient là salle de lecture, fumoir, salle de jeux, gymnase, etc.

Nous reviendrons, tout à l'heure, sur cette œuvre si intéressante qui s'appelle l'Association Saint-Dominique, mais nous aimons à placer ici même une gravure qui sera pour elle un touchant souvenir de ses débuts [fig. 79].

LES DAMES DE SION

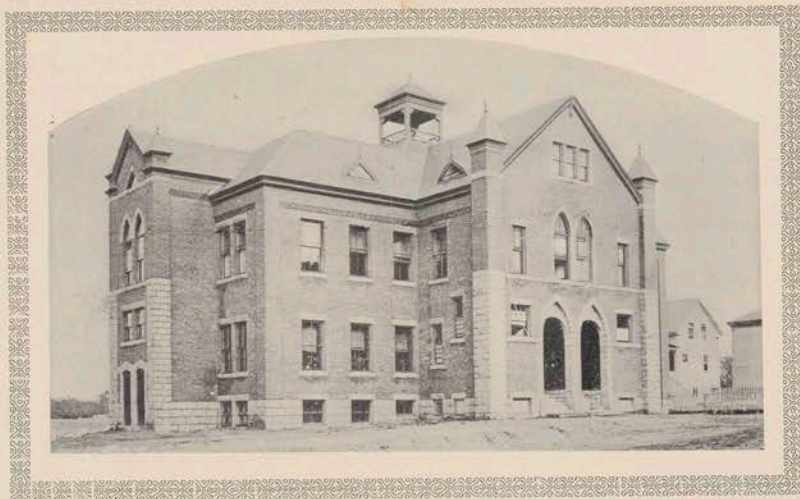
Année Dominicaine:

« Les premières maîtresses dans nos écoles avaient été les Sœurs de charité ou Sœurs grises, venues presque en même temps que nous de Saint-Hyacinthe. Ce n'était toutefois qu'à titre provisoire et pour nous rendre service, qu'elles avaient consenti à se charger de l'enseigne-



79. T. R. Mère Edouard, Supérieure du Collège.

ment, lequel n'est pas dans l'esprit de leur Institut. D'autre part, des œuvres de charité importantes, dont nous parlerons plus loin, s'offraient à leur activité et réclamaient tout leur personnel. Nous dûmes donc, ces dernières années, céder à leurs instances et songer à les remplacer.



30. Chapelle-école d'Auburn (d'après "Album du Comité").

« Après bien des hésitations et des recherches, notre choix se porta sur les Dames de Sion, fondées, il y a un demi-siècle, par le vénérable Père de Ratisbonne. Outre les succès déjà obtenus par elles dans l'éducation supérieure des jeunes filles, les Dames de Sion nous offraient un autre avantage inappréciable.

Répandues non seulement en France et dans tout l'Orient, mais en Angleterre, en Irlande et jusqu'en Australie, elles pouvaient nous fournir un personnel, moitié français, moitié anglais, et donner ainsi dans nos écoles le double enseignement du français et de l'anglais, l'un et l'autre également nécessaires.

« Au mois de juillet 1891, une convention était signée, avec la haute approbation de l'évêque diocésain, Mgr Healy, par laquelle la Congrégation des Dames de Sion s'engageait à prendre la charge de toutes nos écoles. Quelques mois plus tard, le 8 janvier 1892, une avant-garde de quatre religieuses arrivait à Lewiston, sous la conduite de la première Supérieure, la Révérende Mère Marie-Edouard, qui avait abandonné le gouvernement de la maison de Londres pour prendre la direction de la colonie américaine. Plusieurs autres convois plus nombreux devaient rejoindre successivement le premier groupe et compléter ainsi le chiffre convenu du personnel. »

CHAPELLE-ÉCOLE D'AUBURN

« Les nouvelles venues furent installées en arrivant dans une construction, elle aussi, de création nouvelle.

« En face de Lewiston, séparée seulement par la rivière, s'élève la ville d'Auburn, coquettement étagée sur les flancs d'une rangée de collines. Durant ces dernières années, grand nombre de familles canadiennes étaient venues s'établir dans ces parages et leur nombre augmentait chaque jour. Le moment était venu de donner satisfaction à leurs désirs et de leur fournir les facilités dont l'éloignement de l'église et des écoles les avait privées jusque-là. Au mois de novembre 1890, notre paroisse Dominicaine faisait l'acquisition de vastes terrains, situés dans cette partie de la ville, et au printemps de l'année suivante, nos Pères jetaient les fondations d'un nouvel édifice [31 mai 1891].

« Construit en brique et en granit, situé sur un plateau aux pieds duquel coule l'Androscoggin, et d'où l'on découvre, dans un panorama superbe, les deux villes de Lewiston et d'Auburn, l'édifice en question est destiné à servir exclusivement d'école, le jour où une église



31. T. B. Mère Cléa, 1ère Supérieure du Noviciat d'Auburn.

régulière aura été construite dans le voisinage. En attendant, l'étage supérieur a été aménagé de façon à former une chapelle, où l'on dit la messe chaque jour et où nous prêchons le dimanche devant un auditoire de sept à huit cents personnes. Le premier étage est consacré aux élèves et une autre partie de la maison sert de logement aux Religieuses. C'est là que celles-ci s'installèrent et ouvrirent leurs premières classes en mars 1892.



82. Pensionnat et Noviciat d'Auburn (N. D. de Sion). Phot. Laroque.

«Quelques mois plus tard, nous faisons un pas de plus et nous élevions, tout à côté de l'école, une autre construction destinée à lui servir plus tard d'annexe [juin 1892]. Actuellement la maison dont il s'agit

abrite, avec une trentaine de religieuses, de novices et de postulantes, un certain nombre de jeunes filles dont les parents ont voulu confier l'éducation aux bonnes Sœurs.—Ce n'est là, on le devine, que le germe d'un établissement plus considérable que nous espérons bien voir surgir dans un avenir prochain.»



83. Avant l'école.

Après le départ des Frères Maristes, dans l'été de 1894, les Dames de Sion prirent possession de la maison qu'ils avaient occupée sur la rue Bates comme aussi de leur école de garçons. L'enseignement se doublant pour elles, leur personnel s'est de même doublé, et cela s'est fait tout doucement, tout providentiellement, grâce aux nombreuses vocations que le bon Dieu leur a suscitées parmi nous.— Et pour le dire en passant, comme elles ont l'air heureuses, ces petites Filles de Sion! *Felix filia Sion!* Si nous osions, nous en publierions une, de ces têtes de novices, saisie au passage, sans décors de photographie ni effets de lumière, radieuse cependant à travers ce sourire si doux où s'épanouit la blancheur de l'âme et la joie du cœur. On n'est donc pas plus triste et solennel que cela en religion?—Mais ce sera pour la seconde édition, car, sans doute, ami lecteur, nous aurons une seconde édition, n'est-ce pas?

Revenons à notre sujet. Le *Message* du 24 juin 1892 a fait justice, dans le temps, de certains préjugés — les meilleures choses en souffrent toujours. Il a compris que régénérer, améliorer, conserver une langue dans sa pureté, c'est une œuvre importante, et que les Dames de Sion, des Françaises de France, et des élèves, pour la plupart, d'un des meilleurs pensionnats de Paris, étaient mieux préparées que beaucoup d'autres à cette mission délicate. De fait, sans rien brusquer, sans humilier personne, et par le seul fait de leur exemple, elles ont peu à peu transformé le langage de nos enfants. C'est plaisir d'entendre ces petits garçons et ces petites filles, vous parler, quand ils veulent s'en donner la peine, un français si pur, et en même temps, si dégagé de toute affectation. Merci aux bonnes Sœurs, et Dieu nous les garde pour nous garder aussi notre langue, la bonne, la belle, la très chère langue de France!

A ce propos, pourquoi ne pas recueillir certaines strophes qui,



84. C'est l'heure de l'école!

pour n'être pas signées, n'en résonnent pas moins doucement à notre oreille ! C'est ce même numéro du *Messager* qui nous les donne :

Ilhante la route, ô langue maternelle,
La route où sous les cieux s'avance l'univers ;
Du préjugé nocturne ennuie éternelle,
Elargis tous les cœurs et brise tous les fers.

Parle-nous donc d'honneur, de vertu, de courage,
Munis-nous pour l'épreuve et l'intrépide effort,
Pour qu'un jour où viendront la bataille et l'orage,
Notre esprit soit calme et notre bras soit fort.



86. R. P. Paul-V. Charland,
Visiteur des Ecoles.

Pourquoi n'y aurait-il pas aussi tout à l'heure LA LIGUE SCOLAIRE DE LEWISTON ?



85. Un coin d'école.

Ah ! ne fais pas rougir le front des jeunes hommes,
Mais tourne leur regard du côté des hauteurs ;
Ils ont besoin, surtout à l'époque où nous sommes,
De mâles conseillers et non de corrupteurs.

Porte avec toi la flamme et porte la lumière ;
Sois l'hymne de dévot et l'hymne de beauté ;
Et du juste amoureux, et du grand coutumier,
Chante pour la patrie et pour l'humanité.

Pour les déshérités sois la bonne nouvelle,
Et pour les égarés le flambeau du chemin ;
Chercheuse de lumière et d'équité, révèle
Aux semeurs d'aujourd'hui la moisson de demain.

C'est très beau et très grand cette idée : « Semeurs d'aujourd'hui, moissonneurs de demain », et que ce soit une devise, devise plus modeste, mais aussi féconde que « DIRIGO » !

CHIFFRES

1883 : 9 maîtresses et 700 élèves ; 1888 : école des Frères, 454 garçons—école des Sœurs, 810 filles=1,264 enfants ; 1890 : 1,538 enfants ; 1897 : 36 maîtresses, 1,627 enfants ; 1899, chiffre officiel pour toutes les écoles réunies : 1,721 enfants.

Visiteur des Ecoles : le R. P. Paul-Victor Charland.

Fondation patriotique toute récente : LA LIGUE SCOLAIRE D'AUERN.

L'ASSOCIATION SAINT-DOMINIQUE

Dans l'article précédent, nous avons déjà salué les débuts de cette œuvre — une œuvre capitale et qui nous est chère comme la prune de nos yeux.

Les vraies bonnes choses — les choses du bon Dieu — commencent tout doucement, tout bonnement, sans fracas. — Ce que l'article plus l'apprenons d'une autre source, et tils détails, d'ailleurs fort intéressants.

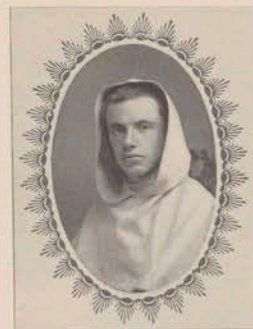
Donc, dit la *Chronique* du tout mieux que personne et qui dit 1886, après Vêpres, le Père Duchaussoy, une dizaine, afin de jeunes gens pour le bien. — patronage de saint Dominique. produira un grand arbre.

Le 10 octobre, on lit : « Après dans sa cellule, les membres de Ils tenaient dans une cel-

Le 17, la rubrique est la même, soy a réuni les membres de l'Association. Un progrès, évidemment !

Enfin, un mois après, il y a quête d'une salle. C'est alors, jeunes gens se transportèrent à verte sur la rue Blake.

« Depuis sa fondation, dit encore ici l'*Année Dominicaine*, l'œuvre dont nous parlons n'a cessé de prospérer, et malgré la sévérité rigide que montrent les jeunes gens eux-mêmes pour l'admission des nouveaux membres, le nombre de ceux-ci a dépassé depuis longtemps la centaine. Les jours de démonstrations publiques, lorsque les diverses sociétés de la ville paraden dans les rues, insignes et bannières déployés, suivant la



87. Le R. P. Paul Duchaussoy,
Fondateur de l'Association.

Vêpres, le Père Duchaussoy réunit l'Association.

lule de moine.

sauf la finale : « Le Père Duchaussoy association dans la Bibliothèque. »

trente membres, et déjà on est en comme nous l'avons vu, que les l'école des garçons, récemment ou-



88. Garde d'Honneur de l'Association Saint-Dominique.

coutume chère aux Américains, les «Saint-Dominique», comme on les appelle vulgairement, tiennent honorablement leur place, avec leur bannière aux armes de l'Ordre, et leurs drapeaux français et américain.

«Ajoutons que le titre de membre de l'Association Saint-Dominique équivalait dans la ville à un brevet d'honorabilité et de conduite exemplaire. La bonne conduite, du reste, n'exclut pas la gaieté, loin de là. On peut s'en convaincre, chaque soir, à l'entrain et aux rires joyeux dont retentissent les locaux de l'Association.»

Quelques articles de Règlement :

L'Association Saint-Dominique est dirigée par le R. P. Curé de la paroisse ou par un de ses délégués, qui prend le titre de Père Directeur de l'Association.

Le R. P. Directeur se fait assister d'un Conseil composé des officiers.



89. Scieu de l'Association.

Le Conseil s'occupe, sous la direction du R. P. Directeur, de tout ce qui peut intéresser l'Association : de l'admission des membres, du règlement des dépenses ordinaires, des améliorations à faire et des mesures à prendre pour la bonne administration de l'Association.

Les membres de l'Association se réunissent une fois par mois en assemblée générale.

Les réunions générales ont pour but de discuter les questions capitales concernant l'Association ; de savoir où elle en est sous le rapport matériel, financier ; de voter l'emploi des fonds pour les diverses dépenses, etc., et surtout de permettre aux membres de se voir, d'entendre une parole d'encouragement, de chercher ensemble les moyens les plus efficaces pour devenir meilleurs, augmenter leur nombre et exercer une heureuse influence autour de soi.

La durée des charges est de six mois.

Les élections générales régulières se font au mois de septembre et au mois de mars, dans une assemblée générale des membres actifs spécialement convoqués à cet effet.

Pour être admis dans l'Association Saint-Dominique, il faut :

1. Etre catholique romain et n'appartenir à aucune société condamnée par l'Eglise.
2. Pratiquer sa religion d'une manière édifiante, et, en particulier, accomplir son devoir pascal.
3. Avoir une réputation de morale, d'honnêteté et de tempérance.
4. Faire de vive voix et signer la promesse d'observer les règles de l'Association, de donner toujours le bon exemple à ses camarades, de les aider en cas de besoin, d'employer toute sa bonne volonté au succès de l'œuvre.



90. Insigne de l'Association.



91. Fanfare de l'Association Saint-Dominique (Phot. Howard).

5. Etre âgé de seize ans, à moins d'une dispense spéciale du R. P. Directeur. En tout cas, on ne peut être membre actif avant l'âge de seize ans et trois mois, et jusqu'à l'âge de seize ans, on n'a pas droit de proposition ni de discussion. On ne peut plus être admis après l'âge de trente ans.

6. Payer la cotisation fixée par la société.

Les fonds de l'Association se composent de son mobilier et de sa caisse qui s'entretient par les entrées, les cotisations mensuelles, les cotisations extraordinaires, les amendes, les dons, les profits des soirées, etc.

Les frais d'entrée dans l'Association se montent à deux dollars et trente centins. La cotisation mensuelle est de vingt-cinq centins. Le paiement de deux dollars d'entrée donne droit au port de l'insigne que la société fournit elle-même à tout membre aspirant, au jour de la réception, contre promesse formelle de le rendre s'il venait à cesser de faire partie de la société.

Les deux grandes fêtes de l'Association sont la fête de Saint-Dominique et la fête du Saint-Rosaire.

Les membres de l'Association doivent assister à ces fêtes en uniforme : chacun des membres doit donc avoir son uniforme, qu'il se fait faire à ses frais et qui reste sa propriété personnelle. Néanmoins, le jour où il cesse d'être de l'Association, la collerette, les revers des manches et le ruban blanc du béret reviennent de droit à la société, de même que les insignes.

Lorsqu'un des membres de la société vient à mourir, tous les autres membres assistent en corps à ses funérailles, sous peine d'une amende de 25 centins, et la société fait célébrer un service de \$25 pour le repos de son âme.



92. R. P. Couet
Fondateur de la Fanfare (Phot. Laroque)

On a remarqué tout à l'heure ce magnifique groupe qui nous représente la Fanfare Saint-Dominique. Là, encore, les débuts ne furent pas brillants—aussi peu brillants qu'éclatants. Il nous en souvient, c'était vers novembre 1894, pendant un séjour du présent scribe à Lewiston : une petite chambre écartée, noire, sourde, où l'on se cachait, crainte d'être vus et entendus ; trois vieux instruments qui avaient dû aller à la guerre de Sécession : un alto vieux style, un trombone — un trombone à coulisses, s. v. p., — peut-être un tambour défoncé, et 1, 2, la sérénade à tout casser !

Aujourd'hui, c'est autre chose ! Une trentaine d'instruments, des artistes, M. L.-N. Gendreau le premier, comme il convient à un professeur, des concerts sur le parc tout l'été, des engagements pour Old Orchard, enfin le progrès, le succès ! « Allons ! tant mieux ! tant mieux ! » dirait quelqu'un, et peut-être le P. Couet, qui a, comme on sait, fondé cette fanfare.

On sait aussi que les Pères ont acheté dernièrement le Centennial Block, et cela, en vue d'y installer plus au large l'Association. Grande fête, le 22 janvier dernier, quand on a inauguré les nouvelles salles ; grand gala de discours, orchestre, fanfare, vernisfrais, etc.

Du coup, c.-à-d. dans la semaine, trente nouveaux membres s'enrôlèrent, ce qui prouve que nos règlements, devenus très sévères, ne le sont pas trop pour nos braves jeunes gens de Lewiston, et qu'ils n'auront pas honte de dire en commun leur prière, pas plus que de monter sur les grandes estrades de Old Orchard !

Nombre des membres actuels : 180.

Directeur : T. R. Père Grolleau.

Président : William-E. Maher ; Vice-Président : J.-B. Janelle ; Porte-Drapeau : Joseph Marcotte ; Secrétaire des Finances : J.-B. Saint-Pierre ; Trésorier : Joseph Côté ; Secrétaire-Archiviste : William-A. McClure ; Commissaire-Ordonnateur : Joseph Lemieux ; Curateur : Willie Fournier ; Bibliothécaire : Elzébert Dumont ; Visiteur des Malades : Joseph Beaudry.



93. Le CENTENNIAL BLOCK, inauguré le 22 janv. 1890.



L'HOPITAL

Jusqu'en 1888, les deux villes de Lewiston et d'Auburn, malgré une population collective de 40,000 âmes à peu près, ne possédaient pas encore une seule institution pour le soin des malades.

Un établissement de ce genre, entrepris par les Pères et confié à des Sœurs, répondait donc à un besoin pressant, en même temps qu'il faisait espérer pour l'avenir une influence considérable au point de vue religieux.

Les Pères ne se dissimulaient pas néanmoins les difficultés de l'entreprise. Nulle part, dans tout l'Etat du Maine, un hôpital catholique n'existait encore.

Dix ans, à peine, s'étaient écoulés depuis que l'habit des Sœurs Grises avait fait sa première apparition à Lewiston. Les bonnes Sœurs, avaient eu, jusque-là, bien peu de rapports avec la population américaine, et on pouvait deviner quelles répugnances profondes souleverait, parmi tous ces vieux puritains, la perspective de voir la première institution pour le soin des malades, confiée à des femmes dont le nom et le costume seuls réveillaient en eux tous les préjugés.

Malgré ces prévisions, on se mit bravement à l'œuvre.

Aux portes de la ville, dans une situation des plus saines et des plus pittoresques, se trouvait une jolie résidence, entourée de vastes jardins, de prairies et de bois. Au mois de juin 1888, les Sœurs Grises, avec le concours de la paroisse, firent l'acquisition de cette propriété.

La maison était trop petite pour le but qu'on se proposait ; on y ajouta un autre corps de bâtiments, ainsi que diverses

dépendances, et l'on eut ainsi un établissement pouvant abriter, d'un côté, la communauté des Sœurs, dans une autre partie, une quarantaine d'orphelins, et enfin, dans un troisième corps de logis, deux salles de

malades avec une trentaine de lits, sans compter cinq ou six chambres privées.



[Cliché Gagné]

Au mois de janvier 1889, les constructions étaient prêtes ; mais c'était alors seulement qu'allaient commencer les véritables difficultés.

Les habitudes de liberté sont trop bien enracinées en Amérique pour qu'on songeât à nous susciter la moindre tracasserie administrative. De fait, nous pûmes construire tout l'établissement et en ouvrir les portes au public, sans avoir à noircir une seule feuille de papier timbré, ni même à demander une seule auto-



95. Une salle de malades.

risation. C'était par d'autres moyens que l'élément protestant espérait faire tomber une institution qui froissait tous ses préjugés et qui lui apparaissait comme un envahissement menaçant du Catholicisme.

Un hôpital, dans les conditions où se trouvait le nôtre, devait nécessairement, pour subsister, avoir, sinon l'appui, au moins la bienveillance des autorités, de la population et surtout du corps médical. Or,

l'immense majorité des médecins étaient américains et protestants, un certain nombre très fanatiques et c'était surtout dans leur sein que s'était manifestée l'opposition la plus absolue.

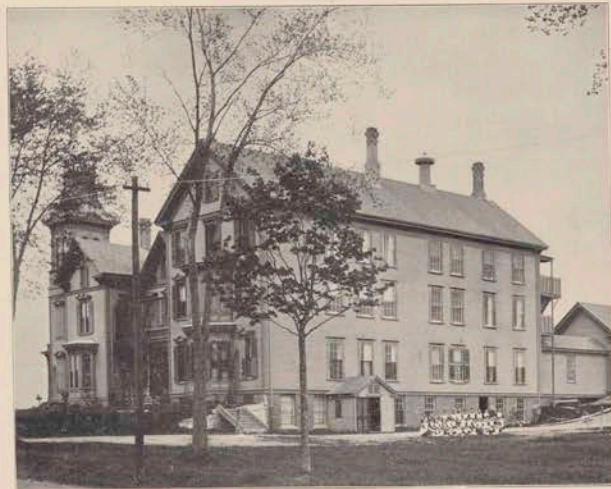
Le jour où la fondation des Sœurs avait été chose certaine, ils s'étaient réunis et avaient décidé entre eux la création d'une œuvre semblable à la nôtre, mais soustraite à toute influence catholique, et qui devait avoir pour effet naturel de faire disparaître sa rivale. En conséquence, ils achetèrent une maison, la décorant du nom pompeux d'Hôpital Central du Maine, y installèrent quelques infirmières laïques et se présentèrent aussitôt devant la législature, demandant une forte subvention pour l'institution qui devait être, selon eux, le seul et véritable hôpital de la ville.

Les pétitionnaires représentaient, nous le répétons, presque tout le corps médical ; ils avaient derrière eux l'appui de la population américaine protestante, c'est-à-dire de la classe riche et influente ; la subvention sollicitée par eux fut donc accordée. On ne s'était pas fait faute, à cette occasion, de semer les insinuations les plus malveillantes contre la nouvelle fondation catholique qu'on affectait de traiter avec le plus grand dédain, et dont on représentait l'installation et l'organisation médicale comme absolument sans valeur. Les Sœurs ne se découragèrent point pour cela et se mirent à l'œuvre, confiantes dans cette devise : « *Vincere in bono malum* ».

Les commencements, il faut l'avouer, furent difficiles. Les médecins protestants avaient fait le vide autour de la maison ; ils n'y mettaient pas les pieds et en détournaient tous leurs clients. Pendant les premiers temps, l'Hôpital n'eut guère qu'à abriter quelques Canadiens, soignés par trois ou quatre médecins de même nationalité, qui, sous la conduite du principal d'entre eux, le docteur Martel, avaient mis, dès le premier jour, tout leur dévouement au service de l'œuvre.



96. Le regretté Docteur L. J. Martel.



97. Autre vue de l'Hôpital [Phot. Laroque].

Peu à peu, cependant, par suite d'accidents ou de circonstances imprévues, quelques étrangers vinrent demander asile à la charité des Sœurs et purent voir, par eux-mêmes, tout ce qui se cachait de dévouement et de soins éclairés derrière ces cornettes religieuses, contre lesquelles on leur avait inspiré tant de défiance.

Par suite de circonstances analogues, certains médecins américains se trouvèrent obligés de franchir à leur tour, quoique à contre cœur, le seuil de la maison. Eux aussi, et plus que les malades encore, furent surpris de ce qu'ils y virent : une propreté exquise, un dévouement de chaque instant, ces soins entendus et intelligents qui dénotent une longue pratique des hôpitaux ; enfin, pour servir de revêtement à tout cela, une bonne humeur inaltérable et ce sourire toujours joyeux que donne le sentiment du devoir accompli.

Il faut rendre cette justice aux Américains que leur opposition aux catholiques n'est pas précisément, comme chez les sectaires d'Europe, le fruit d'une haine antireligieuse ; c'est plutôt le résultat de l'ignorance et des préjugés qu'ils ont respirés, pour ainsi dire, avec l'air, pendant des générations. Aussi bien, ceux que les circonstances conduisirent à franchir le seuil de l'hôpital, ne cachèrent pas leur surprise ; ils y revinrent et amenèrent d'autres médecins de leurs amis. Bientôt même, la première glace brisée, ils cherchèrent à se rendre compte plus à fond de ce qu'ils avaient sous les yeux.

Les chambres législatives du Maine siègent seulement tous les deux ans. Or, en 1894, les députés de Lewiston résolurent de demander une subvention de l'Etat, en faveur de l'hôpital des Sœurs, à titre d'œuvre d'utilité publique. La subvention fut votée dans les deux Chambres, à une énorme majorité, bien que le Sénat ne comptât dans son sein qu'un seul membre catholique, et la chambre des députés, cinq ou six au plus.

Le secours accordé par l'Etat était de \$2,500 pour deux ans. C'était quelque chose qu'une pareille somme, dans le budget d'une œuvre qui n'a d'autre revenu que la charité publique ; mais ce qu'il y avait de plus précieux encore, c'était l'hommage solennel, rendu par la plus haute autorité du pays, à l'institution elle-même.

Désormais, notre hôpital a conquis définitivement son droit de cité. La question qui se pose n'est plus, comme au commencement, de savoir s'il pourra subsister, mais bien au contraire de quelle façon il faudra s'y prendre pour l'agrandir au plus vite, et le mettre à même de répondre aux demandes, chaque jour croissantes, de la population. Il est probable que, avant quelques années, les bâtiments actuels seront consacrés exclusivement aux Sœurs et aux orphelines, et que, à côté, s'élèvera, pour l'usage des malades, un édifice plus considérable, construit d'après toutes les règles, et avec tous les perfectionnements des hôpitaux modernes.

Aux pages précédentes, on a reconnu l'*Année Dominicaine*.

Doux projet, rêve longtemps caressé que celui d'élever ainsi une grande maison, un grand palais pour les malades !

Que les bonnes Sœurs aient patience et confiance ! N'ont-elles pas tout à l'heure obtenu de la Légis-

lature d'Angusta un subside double du précédent, c'est-à-dire \$6,000 pour deux ans, et les influences qui ont produit ce magnifique résultat, — celle, en particulier, de M. l'avocat Belleau, — s'arrêteront-elles en si beau chemin ?

Au surplus, ne s'est-il pas formé, l'année dernière, toute une grande société pour venir en aide à nos Sœurs et leur permettre d'avancer peu à peu vers le but désiré ?

Tout Lewiston ne parle plus, à l'heure présente, que des *Dames Patronnesses* de l'Hôpital, et ne faut-il pas que notre *Album* en dise, aussi lui, son petit mot ?

Donc, le 2 décembre de l'année dernière (1898), un bon nombre de nos principales dames canadiennes se rendaient à une assemblée convoquée à l'Hôpital par le Père Curé et les Sœurs. On y agita la question de fonder une Société de Dames Patronnesses qui se dévoueraient aux intérêts matériels de la maison.

Dès l'instant, la société prit corps et vie.

Dès lors aussi, on songea à s'assurer le concours des messieurs, en organisant pour eux un comité semblable. Encore ici, le succès fut complet.

Un moyen d'obtenir quelques ressources était la soirée, le banquet ou toute autre attraction de ce genre. La soirée du 19 janvier dernier comptera parmi les tentatives heureuses. On osait à peine compter sur 200 personnes. Il y en eut 700, et sans l'exiguïté de la salle, le chiffre se fût élevé bien davantage. Discours, musique, chant, café, jeux de cartes, etc., et comme conclusion, \$200 au moins. Pour le prochain essai, on ouvrira peut-être à deux battants les portes du « City Hall. » Le « City Clerk » y aidera sans doute.

Voici la composition des deux sociétés :

DAMES PATRONNESSES.

PRÉSIDENTES HONORAIRES.—Son Excellence Madame le Gouverneur Powers, Madame L.-J. Martel.

PRÉSIDENTE ACTIVE.—Madame Alice Leader.

VICE-PRÉSIDENTES.—Mesdames J. Walsh, F. Morey, L.-O. Lesieur.

TRÉSORIÈRE.—Madame Elie Roy.

SECRÉTAIRE.—Madame E. Pelletier.

COMITÉ DES SOIRÉES.—Mesdames E.-P. Langley, T. Murphy, J. Walsh, P. Auger, H.-F. Roy, A. Maher, J.-B. Couture, S. Dumont, M.-O. Edwards, Z. Blouin.

SOCIÉTÉ DES PATRONS.

PRÉSIDENTS HONORAIRES.—Le Gouverneur Powers, S. G. Mgr Healy, le R. P. Grolleau et le R. P. Butler.



98. Le corps des Médecins de l'Hôpital.
Docteurs J.-A. Gironard, L.-O. Lesieur, A.-A. Letourneau, W. H. Hawkins, L. Lupien, M.-O. Edwards, E. A. McCollister, J. Leader, A. Provost, E. W. Russell, A. M. Garechon, L. J. Martel, H. H. Purlinton, S. Dumont, Alice Leader, Lucy Ricker.

PRÉSIDENTS ACTIFS.—MM. L.-T. Chabot et P.-J. Cronin.

VICE-PRÉSIDENTS.—MM. E.-P. Langley et A.-B. Hayes.

TRÉSORIER.—Charles Cloutier.

SECRÉTAIRE.—Wm.-P. Lambert.

COMITÉ EXÉCUTIF.—MM. W.-E. Robinson, M. Haas, D.-J. McGillicuddy, A.-T. Reny, J.-E. Curran, L.-B. Isaacson, N. Hould, G. Whitney, F. L'Heureux, J.-B. Couture.

Nous voudrions maintenant pouvoir publier les noms des Dames Associées, mais une pareille liste, sans cesse modifiée, comme elle l'est depuis trois mois, ne pourrait jamais être exacte, et force nous est, pour cette raison, d'en faire le sacrifice.

LE PERSONNEL MÉDICAL DE L'HOPITAL

[EN JANVIER 1899]

COMITÉ EXÉCUTIF.—Docteurs L.-J. Martel, Président; A.-M. Garcelon, Vice-Président; J.-A. Girouard, Secrétaire.

MÉDECINS CONSULTANTS ET CHIRURGIENS.—Docteurs A. Garcelon, F.-H. Gerrish, J.-A. Donovan, F.-C. Thayer.

CHIRURGIENS DE SERVICE.—Docteurs A.-M. Garcelon, E.-W. Russell, M.-O. Edwards, L. Lupien, J. Leader, H.-H. Purinton, A. Provost.

MÉDECINS DE SERVICE.—Docteurs S. Dumont, J.-A. Girouard, A. Leader, A.-A. Létourneau, L.-O. Lesieur, L. Ricker.

GYNÉCOLOGISTES.—Docteurs L.-J. Martel, W.-H. Hawkins.

CHIRURGIEN-OCULISTE.—Dr E.-A. McCollister.

EXPERT EN RAYONS X.—Docteur Aurelia Springer.

Le nombre des patients traités à notre Hôpital, en 1898, a été de 299, dont 123 hommes et 176 femmes. Matière médicale, 136; clinique, 163. Nombre total de jours, 8,059; nombre moyen par patient, 27. Mortalité, 14.

Résumé de 1878 à 1898: 1878, 20 novembre, arrivée des Sœurs Côté, Leblanc, Galipeau. Supérieures: Sœurs Côté (1878-87), Saint-Charles (1887-88), Perras (1888-90), Bernard (1890-97), Leblanc (93-97), Dorval (97-98), Peltier (1898-).

Malades soignés depuis 1878: 1,792. Orphelins recueillis depuis 1878: 455.



99. Orphelinat Henly [Phot. Flagg & Plummer].

LE HEALY ASYLUM.

[ORPHELINAT]



100. L'Orphelinat.

«Les Sœurs Grises possédaient tout auprès de notre église, et dans le plus beau quartier de la ville, un vaste terrain jusque-là inoccupé. On résolut d'y construire un orphelinat où elles pourraient recueillir tous les petits garçons abandonnés, non seulement de Lewiston, mais de tout le diocèse.

«L'évêque de Portland, Mgr Healy, adopta chaudement ce projet, bien que l'établissement dût se trouver loin de sa ville épiscopale, et sous la direction immédiate des Pères Dominicains. Il promit \$5,000 dans des conditions qui équivalaient à un don. En même temps, il donnait aux Sœurs une permission spéciale, pour quêter dans toutes les paroisses du diocèse, en faveur de la fondation future.

«De leur côté, les Pères, aussi bien que les Sœurs, se mettaient à l'œuvre, et dans l'été de 1892, la paroisse organisait un grand bazar en faveur de la fondation nouvelle.

«D'autres dons arrivèrent de différents côtés, et formèrent avec les ressources mentionnées plus haut, un fonds total d'environ \$15,000. Ce n'était pas la moitié de ce que devaient coûter les constructions ; mais c'était assez pour qu'on pût se mettre à l'œuvre sans imprudence, et hypothéquer l'avenir, sans tenter trop audacieusement la Providence.

«Le 11 septembre 1892, en présence de plus de dix mille personnes, nous posions solennellement la première pierre de l'édifice.

«A partir de cette époque, les travaux furent poussés avec activité, et en mai 1893, l'édifice était complètement terminé. La construction, de briques et de granit, mesure environ 130 pieds de façade, avec deux ailes de 120 pieds de profondeur. Elle est destinée à abriter deux œuvres distinctes. Une des ailes, qui a une entrée séparée, est destinée à servir de crèche et de salle d'asile.

«Tout le reste de l'édifice est consacré à l'Orphelinat proprement dit. Dans le soubassement se trouvent les cuisines, les réfectoires, les salles de récréation des enfants et les appareils à vapeur qui chauffent toute la maison. Les deux étages supérieurs renferment les salles de classe, la chapelle, les parloirs, l'infirmierie, le quartier réservé au logement des Sœurs, etc. L'étage supérieur, très élevé et muni d'un système spécial de ventilation, est consacré aux dortoirs. Enfin, derrière la maison s'étend une vaste



101. Cour de récréation à l'Orphelinat (Phot. Flagg & Plummer).



102. "Laissez venir à moi les petits enfants."

cour de récréation, avec des galeries ouvertes, où les enfants peuvent se réfugier les jours de pluie.

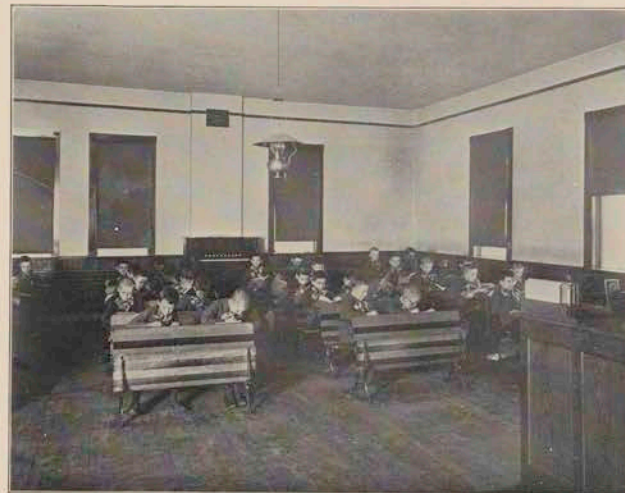
«C'est la coutume dans le pays de donner un nom spécial à toutes les institutions importantes. Le nom du nouvel établissement était tout trouvé, et nous avons placé sur le granit, au fronton de l'édifice, *Healy Asylum*, en souvenir de l'évêque auquel les Canadiens du diocèse de Portland ont tant d'obligation, et qui a pris à cette fondation, en particulier, une part si prépondérante.» (*Année Dominicaine.*)

Notre Orphelinat publie annuellement un rapport en grande édition de luxe, contenant les superbes gravures que nous reproduisons nous-même ici.

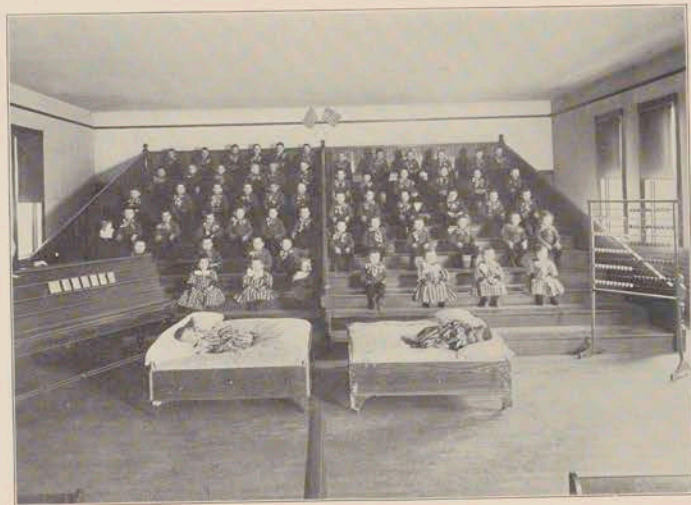
Le texte, rédigé en anglais pour mieux atteindre toute la population de Lewiston et des environs, à laquelle il s'adresse sans distinction de langue ni de race, peut se lire en français comme il suit :

«L'Asile Healy, de Lewiston, Me, fut fondé en 1893 et confié dès lors aux Sœurs de Charité.

«Le but principal de cette institution est de fournir un gîte aux petits garçons qui sont restés orphelins, ou qui ont été abandonnés par leurs parents, et de leur permettre ainsi, moyennant l'instruction et les bons conseils,



103. Une classe à l'Orphelinat (Phot. Flagg & Plummer).



104. Petits orphelins (Phot. Flagg & Plummer).

de devenir, plus tard, d'honnêtes et respectables citoyens. Quelle œuvre peut être à la fois plus religieuse et patriotique ?

L'institution est pratiquement non-sectaire, c'est-à-dire que ses portes sont ouvertes à tous les enfants, sans distinction de croyance ou de race, les opinions religieuses de la famille de l'enfant étant toujours scrupuleusement respectées.

Tous les enfants âgés de moins de quinze ans reçoivent journellement l'instruction à la maison. Le cours d'études est le même que celui des écoles publiques de la ville.

A l'âge de quinze ans, les enfants passent dans un autre département de l'Asile, différent de celui qui est occupé par les plus jeunes. Alors, à moins d'en être empêchés par quelque infirmité, ils se cherchent et on les aide à se trouver un emploi ou un apprentissage en ville, tout en continuant à résider dans la maison, ce qui dure jusqu'à leur entrée dans quelque famille respectable ou jusqu'à l'âge où ils peuvent prendre soin d'eux-mêmes.

Une des œuvres de l'Institution est d'encourager et d'amener à une meilleure conduite tels garçons, qui, sans réflexion ou intentionnellement, ont pu se rendre coupables de fautes pour lesquelles la loi ou la justice a coutume d'intervenir.

C'est ainsi que, dans ces dernières années, grâce à la bienveillance des autorités publiques, les Sœurs, en se tenant responsables pour eux, ont pu garder chez elles plusieurs petits garçons, assez gravement coupables pour mériter les punitions légales, et de la sorte, elles les ont protégés contre les inévitables dangers d'un séjour en prison, à côté de criminels en règle.

Le succès de l'Orphelinat pris dans son ensemble a été, jusqu'à ce jour, très satisfaisant. Depuis la fondation de cette maison en septembre 1893, jusqu'à fin 1898, plus de 400 enfants y ont été admis, et elle en compte encore 81 actuellement résidents.

Les statistiques pour ces derniers sont les suivantes :

Nés aux Etats-Unis, 62 ; nés au Canada, 19.

Résidences des familles :

Auburn, Me, 3 ; Bangor, Me, 1 ; Berlin Falls, N. H., 2 ; Biddeford, Me, 1 ; East Poland, Me, 1 ; Falmouth Foreside, Me, 1 ; Hastings, Me, 1 ; Hallowell, Me, 2 ; Lewiston, Me, 44 ; Livermore Falls, Me, 2 ; Mauchaug, Mass., 2 ; Mechanic Falls, Me, 1 ; North Monmouth, Me, 1 ; Portland, Me, 16 ; Rumford Falls, Me, 1 ; Valleyfield, P. Q., 1 ; Waterville, Me, 1.

Dépenses de l'Orphelinat pour alimentation, vêtements, etc., \$9,428.60.

Recettes par pensions, \$4,039.34.

Comme on le voit à ces chiffres, c'est le petit nombre des enfants qui paient leur pension, soit par



105. Un dortoir de l'Orphelinat (Phot. Flagg & Plummer).

leurs parents ou par les municipalités. Le plus grand nombre est reçu gratuitement ou pour une somme purement nominale. C'est pourquoi les Sœurs sont obligées de faire appel à la charité publique, comptant sur elle pour le maintien de l'œuvre qui absorbe leur dévouement et leur vie.



Ici finit le rapport de 1898. Dans celui de 1899 on ajoutera très probablement ceci : Au mois de mars de la présente année, les voies ayant été préparées par M. l'avocat Belleau, les RR. PP. Grolleau et Mothon, accompagnés du R. P. Butler et de quelques personnages influents, se sont rendus à Augusta, pour plaider devant un Comité de la Chambre la cause de nos orphelins. Et pensez si les pauvres Sœurs — très pauvres en effet, pauvres à ménager le poivre et le sel, pauvres à faire pleurer — ont dit en grande liesse leur *Deo GRATIAS*, quand la Chambre a répondu qu'elle leur votait \$3,000 par deux ans ! Avant cela : *Bread and butter struggle for life*; maintenant : le pain de chaque jour et un petit peu de beurre avec !



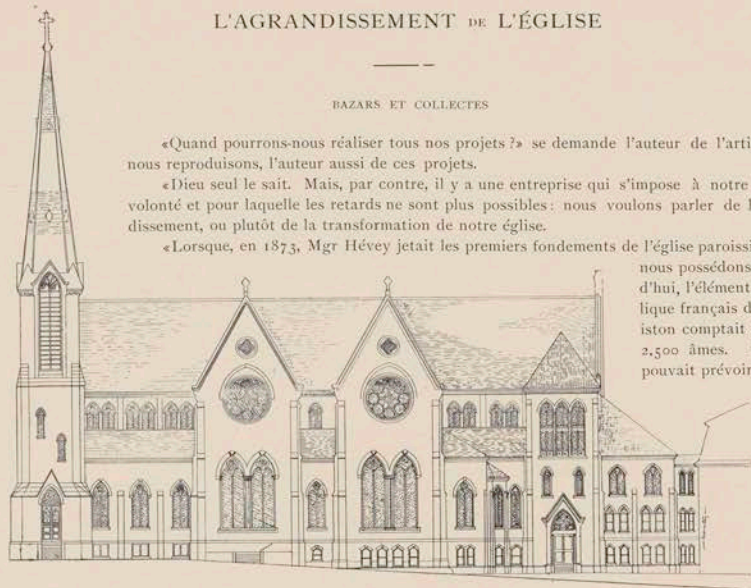
L'AGRANDISSEMENT DE L'ÉGLISE

BAZARS ET COLLECTES

«Quand pourrions-nous réaliser tous nos projets?» se demande l'auteur de l'article que nous reproduisons, l'auteur aussi de ces projets.

«Dieu seul le sait. Mais, par contre, il y a une entreprise qui s'impose à notre bonne volonté et pour laquelle les retards ne sont plus possibles: nous voulons parler de l'agrandissement, ou plutôt de la transformation de notre église.

«Lorsque, en 1873, Mgr Hévey jetait les premiers fondements de l'église paroissiale que nous possédons aujourd'hui, l'élément catholique français de Lewiston comptait à peine 2,500 âmes. Nul ne pouvait prévoir les dé-



106. L'église agrandie, projet de MM. Coburn & Fils, architectes.

veloppements prodigieusement rapides que devait prendre, dans un avenir prochain, cette partie de la population et M. Hévey, en jetant les fondements d'une construction qui devait absorber plus de \$60,000, tentait, vu les circonstances, une entreprise pleine de hardiesse.

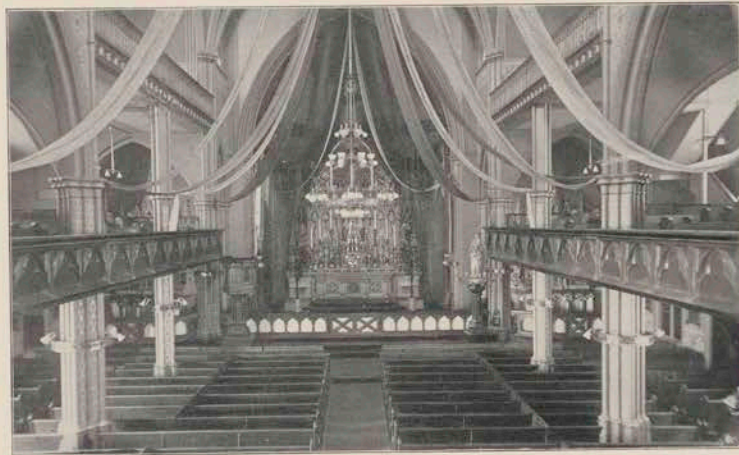
«Seulement, depuis lors, les 2,500 Canadiens de 1873 sont devenus plus de onze mille, et voilà déjà longtemps que l'édifice, trop vaste au début, est devenu tout à fait insuffisant. Année par année, nous avons cherché à apporter un palliatif au mal. Nous avons construit tour à tour des galeries dans toutes les parties de l'église où ce travail pouvait s'effectuer sans compromettre les proportions et le coup d'œil général. Nous avons multiplié les offices du dimanche. Nous avons utilisé, pour y célébrer le service divin et en faire une annexe de la paroisse, la grande salle de notre école principale. Enfin, nous avons construit une seconde salle à Auburn dans le même but.



107. Chapelle d'Auburn.

«Cependant, le nombre des Catholiques s'est accru plus rapidement encore que l'espace mis à leur disposition, et chaque dimanche, depuis six heures du matin jusqu'à midi, notre église ne se vide après chaque office, que juste le temps nécessaire pour se remplir de nouveau, sans que tout le monde puisse, même par ce moyen, y trouver accès.

«Que de fois,»—continue l'article, et à la note chaude, on ne peut pas se méprendre sur son auteur,—«que de fois en voyant ainsi ces foules remplir non seulement les places ordinaires, mais le plus petit espace, les allées, le sanctuaire et jusqu'aux marches de l'autel, pendant que d'autres ne pouvaient pas même réussir à



198. Intérieur de l'église.

franchir le seuil de la porte ; que de fois, dis-je, en face de ce spectacle, qui se renouvelle chaque dimanche, nous avons pensé à tant de vastes sanctuaires, à tant de vastes églises qui, sur le sol de nos vieux pays d'Europe, demeurent tristes et solitaires, et attendent en vain que les fidèles du voisinage reprennent le chemin qui mène à la maison de Dieu ! Que n'est-il possible de faire transporter par la main d'un ange

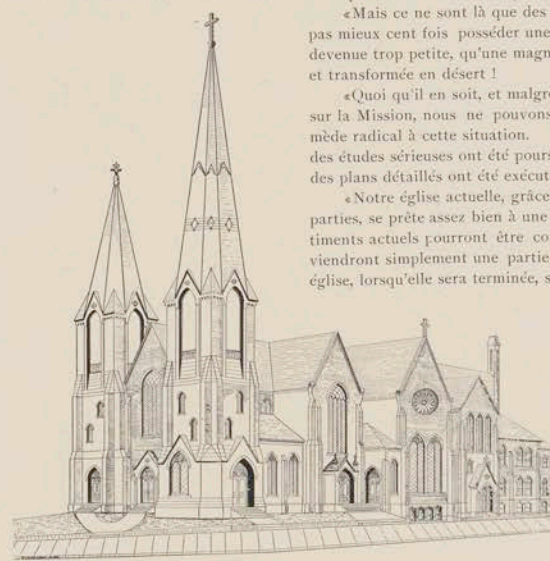
quelques-uns de ces antiques monuments qu'on laisse tomber en ruines, et qui, dans nos pays nouveaux, seraient accueillis avec tant d'enthousiasme et permettraient d'accomplir tant de bien !

«Mais ce ne sont là que des rêves ! Et, après tout, ne vaut-il pas mieux cent fois posséder une modeste église, comme la nôtre, devenue trop petite, qu'une magnifique basilique devenue trop vaste et transformée en désert !

«Quoi qu'il en soit, et malgré toutes les charges qui pèsent déjà sur la Mission, nous ne pouvons tarder davantage à porter un remède radical à cette situation. D'accord avec l'évêque diocésain, des études sérieuses ont été poursuivies par plusieurs architectes, et des plans détaillés ont été exécutés.

«Notre église actuelle, grâce à la disposition de ses différentes parties, se prête assez bien à une transformation complète. Les bâtiments actuels pourront être conservés presque en entier, et deviendront simplement une partie du nouvel édifice. Notre future église, lorsqu'elle sera terminée, sera probablement la plus vaste de

tout l'Etat du Maine, car elle pourra contenir plus de trois mille personnes ; c'est-à-dire le double de l'église actuelle. De plus, une vaste crypte permettra de réunir à part les enfants et de laisser l'église proprement dite pour l'usage des grandes personnes. Comme nous avons dans la matinée du dimanche quatre offices solennels, ce sera plus de neuf mille personnes, et en comptant les enfants, plus de dix mille, qui pourront, dans ce seul édifice, assister à la



199. Autre vue de l'église agrandie, d'après Coburn & Fitts, architectes.

messe et entendre régulièrement la parole de Dieu. Enfin, d'autres salles construites dans les dépendances



110. S. Christophe portant l'enfant Jésus.
Gravure sur bois de 1423, la plus
ancienne connue.

sont convaincus, aussi bien que nous,
de la nécessité de l'entreprise.»

BAZARS ET COLLECTES

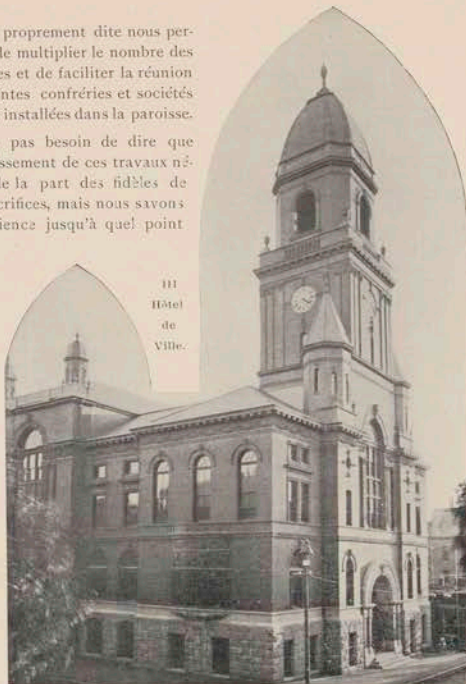
Moyennant les bazars et collectes,
nous avons pu commencer l'œuvre dont
il vient d'être parlé, c'est-à-dire que
nous avons construit, au coût de
\$15,000, le soubassement de l'édifice
projeté.

Il est là par terre, ou plutôt en
partie sous terre, ne payant pas de
mine pour le moment, surtout avec cette
grande cheminée qu'il a fallu lui planter

80

de l'église proprement dite nous per-
mettront de multiplier le nombre des
catéchismes et de faciliter la réunion
des différentes confréries et sociétés
religieuses installées dans la paroisse.

«Il n'est pas besoin de dire que
l'accomplissement de ces travaux né-
cessitera de la part des fidèles de
grands sacrifices, mais nous savons
par expérience jusqu'à quel point
nous
pouvons
compter
sur leur
bonne
volonté,
car ils



III
Hôtel
de
Ville.



112. Souvenir de bazar (Ecole d'Auburn).



113. Au Bazar de l'an passé.

dans le dos, mais attendant en patience, et fort de sa force qui se creuse et prend racine dans le roc vif.

Il attendra, combien de temps, avant de prendre sur ses épaules,— comme autrefois saint Christophe l'enfant Jésus si pesant,— le grand colosse qui sera la demeure enfin convenable de notre Dieu ?

Nous dirions que c'est le secret de l'Hôtel de Ville, je veux dire le secret de nos bonnes dames, de nos bonnes jeunes filles et de nos enfants des écoles, trois facteurs puissants de nos œuvres, de vrais piliers de bazars !

Où, le secret de nos bonnes dames, de nos bonnes jeunes filles, et qu'elles comprennent si elles veulent comprendre, et qu'elles nous aident encore si elles veulent que nous finissions ! C'est la femme, l'ouvrière, la fille de peine qui, en Europe, a bâti les cathédrales et qui, à l'heure qu'il est, bâtit Montmartre, une affaire de dix ou douze millions, non douze millions de francs, mais douze millions de dollars !

C'est aussi le secret de nos enfants des écoles, car ils ont un talent ! ces bambins et bambines : le talent de courir la ville, d'entrer partout, de demander avec un front !... de revenir, de pleurer des larmes de crocodiles, ou même des vraies de temps en temps ; bref, d'arriver toujours les premiers sur la pancarte des recettes. « Hurrah ! boys ! »

C'est le secret de tout notre monde, et en vérité, pour finir, on serait bien aimable de le faire connaître aux Pères.

En attendant voici pour le passé :

QUELQUES CHIFFRES

BAZARS		1897 \$4,339.51	net \$4,004.51
		1898 5,124.29	* 4,764.29
1883	net \$3,000	COLLECTES	
1888	« 3,200	1894	\$2,437
1890	« 4,150	1895	2,570
1892 \$5,679.04	« 5,500.18	1896	environ 2,000
1893	« 2,500	1897	2,025
1895	« 4,500	1898	1,963.55
1896	« 3,706	1899	2,248.75



PENSION SAINT-JOSEPH

Nous citons encore l'*Année Dominicaine* :

« Une classe de la population nous préoccupe depuis longtemps.

« Nous avons, dans les manufactures de la ville, un très grand nombre de jeunes filles venues à Lewiston pour gagner leur vie, n'ayant ici ni parents, ni foyer, et complètement abandonnées à elles-mêmes.

« Bien que nos manufactures américaines soient tenues d'une façon satisfaisante au point de vue moral, et que la situation sociale des femmes qui y travaillent soit infiniment supérieure à celle des ouvrières de même condition en France ou en Angleterre, les personnes dont nous parlons n'en sont pas moins exposées à des dangers de bien des sortes.

« Il faudrait pour remédier au mal un vaste établissement, qui serait tenu par des Sœurs, et où les jeunes ouvrières pourraient trouver à des conditions économiques, non seulement le logement et la nourriture, mais la protection religieuse et morale de chaque jour, en même temps que les distractions honnêtes et les avantages de toutes sortes que peut donner l'association pratiquée sur une grande échelle. »

Ce projet a reçu un commencement de réalisation quand, il y a trois ans, notre ancien presbytère, devenu libre par la construction de notre nouveau couvent, s'est tout d'un coup appelé la « Pension Saint-Joseph », avec la regrettée Mère Lupien comme supérieure et une vingtaine de bonnes demoiselles qui venaient s'y abriter. Elle est morte là, la sainte femme, et que Dieu ait soin de son âme comme elle a eu soin des malades, de ses pensionnaires et de tout le monde !



115. L'ancien Presbytère.



LES CONFRÉRIES ET SOCIÉTÉS DE L'ÉGLISE

LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE

Le Rosaire est la grande dévotion dominicaine. «Va, prêche mon Rosaire,» dit la sainte Vierge à notre bienheureux Père. Tel est aussi le mot d'ordre pour tous les fils de saint Dominique.

Il va de soi que dès les premiers jours de leur installation à Lewiston, — et c'était en un mois d'octobre, — les Pères ont recommandé, établi cette dévotion, et qu'il ne leur a pas fallu grand temps pour faire de toute la paroisse une immense confrérie.

Un peu plus tard, on institua aussi l'œuvre des MESSRS DU ROSAIRE, laquelle accorde à ses membres, moyennant une contribution annuelle de 50 cents, le bénéfice de douze messes par an.

Tous les mois, aux Vêpres du premier dimanche, les Pères donnent un sermon sur l'un ou l'autre des mystères, après lequel les Enfants de Marie, le Chœur et les Pères font la procession. L'église s'emplit toujours ce dimanche-là.

Enfin, un beau tableau nous a été donné l'an dernier, qui prêche, lui aussi, — et mieux peut-être que nous tous, — la grande dévotion de saint Dominique et de Léon XIII. Il est l'œuvre d'une de nos paroissiennes, Mademoiselle Délima Sabourin, récemment entrée en religion.



116. Notre-Dame du Rosaire, tableau de Mlle D. Sabourin

CONGRÉGATION DES ENFANTS DE MARIE

Extraits divers du règlement :

Fondée avant notre arrivée, le 25 mars 1879, la Congrégation des Enfants de Marie a pris pour vocable l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge.

Elle a pour but de réunir sous la puissante protection de la Vierge Immaculée les jeunes filles vivant dans le monde ; de leur inspirer une dévotion toute spéciale à cette bonne Mère, et de les aider, par la force et le courage que communique toute association, à mener une vie vraiment chrétienne.

Les danses publiques et les spectacles de moralité douteuse sont défendus aux Enfants de Marie sous peine d'exclusion.

Une messe basse est dite le samedi de chaque semaine, en l'honneur de la très sainte Vierge, pour les membres vivants et défunts de la Congrégation.

A la mort d'une Congréganiste, les Enfants de Marie assisteront, autant qu'il leur sera possible, à la sépulture et au service que la Société fera chanter pour elle. De plus, elles devront offrir une de leurs communions pour le repos de son âme.

La Société fera chanter, dans les huit jours qui suivront la sépulture d'une Congréganiste, un service de 25 dollars pour le repos de son âme.

Chaque année, dans le mois de novembre, un service solennel sera chanté pour les associées défuntes. Pour ce service comme pour tous les autres que la Société ferait chanter, l'autel de la sainte Vierge sera recouvert de tentures de deuil.

Lorsqu'une Enfant de Marie sera appelée à l'état du mariage, elle aura droit aux décors et au cérémonial des mariages de première classe, moins la messe chantée.



117. L'Immaculée!



118. R. P. M.-D. Summa, Directeur des Enfants de Marie.

Il y aura, le premier dimanche de chaque mois, communion générale par toutes les Enfants de Marie, même les aspirantes; et aucune d'entre elles ne pourra, sans des raisons sérieuses, se dispenser d'y prendre part.

Chaque Enfant de Marie devra payer, tous les trois mois, la somme de 25 cents.

L'argent provenant des contributions et des amendes sera employé à faire dire des messes basses et des messes de mariage, à faire chanter des services, à acheter de nouveaux ouvrages pour la bibliothèque et à couvrir toute autre dépense que le Conseil jugera nécessaire pour le bien de la Congrégation.

La Congrégation possède une bibliothèque qui est ouverte tous les mardis soirs de 7 heures à 8 heures.

Le Conseil votera, chaque année, une certaine somme pour acheter de nouveaux ouvrages.

Nombre des membres: 300.

Directeur: R. P. Marie-Dominique Summa.

Présidente: Mlle Amanda Gagnon.

Première Assistante: Mlle Marie-Jeanne Saint-Pierre.

Deuxième Assistante: Mlle Marie-Anna Sirois.

Secrétaire: Mlle Gabrielle de Renardives.

Trésorière: Mlle Azélie Janelle.

Directrice du chant: Mlle Alida Chevalier.



119. Insigne des E. de M.



LE TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE



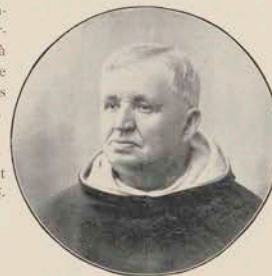
120. Les Saints de notre Ordre.

LE TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE fut fondé à Lewiston le 18 août 1889, par le R. Père Charmont, qui en fut le premier directeur, comme, du reste, il convenait au fondateur. Dès le début, le Tiers-Ordre compta une trentaine de membres, dont la plupart vivent encore.

Créé sous forme d'association simplement paroissiale et non de fraternité, il était destiné à grouper sous la bannière de saint Dominique les personnes de tout âge particulièrement vouées à une vie plus retirée, plus pieuse, plus religieuse, selon l'esprit de cette institution «qui transporte le cloître dans le monde,» comme l'a si bien dit le Père Lacordaire.

Le nombre des tertiaires est à cette heure d'un peu plus de soixante.

Le Directeur, depuis 1895, est le R. P. Hébrard.



121. Le R. P. Hébrard, Directeur du T.-O. de S. Dominique.

TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Depuis ce «baiser» qui n'est pas un conte, mais une histoire vraie—le baiser de saint Dominique et de saint François,—les fils de ces deux saints Patriarches sont cousins, frères plutôt. Nous disons : *Beate Pater*



122. S. François, avant de mourir, bénissant la ville d'Assise.

Franciscus, comme nous disons : *Beate Pater Dominice*, et rien n'est plus touchant que la sympathique fusion des deux familles à certains jours. Alors, un franciscain et un dominicain entonnent sur le ton du «Laudate Dominum» : *Seraphicus Pater Franciscus et Apostolicus Pater Dominicus, ipsi nos docuerunt legem tuam Domine*. (Le séraphique Père François et l'apostolique Père Dominique nous ont enseigné ta loi, Seigneur), et quand le chœur des moines qui répondent est composé, comme il l'était là-bas, en Corse, d'une centaine de voix, voix graves et mâles, vibrantes et pathétiques, jugez de l'effet ! C'est plus beau qu'au Grand Opéra de Paris.

Tout ceci pour dire simplement que le Tiers-Ordre de Saint-François s'est implanté de bonne heure à Lewiston, et que les Pères lui gardent un petit coin de leur cœur, à commencer par le R. P. Harpin, son présent Directeur.

DAMES DE SAINTE-ANNE

Extraits des Règlements :

La Société des Dames de Sainte-Anne a été fondée à la clôture d'une retraite, au mois de mars 1888.

Elle a pour but de réunir sous la direction de l'un des Pères, désigné à cet effet par le Curé, les femmes mariées ou veuves, désireuses de se sanctifier davantage dans l'état où le bon Dieu les a placées ici-bas.

Pour appartenir à cette association, il faut qu'une femme jouisse d'une bonne réputation et qu'elle ait à cœur de remplir avec fidélité ses devoirs d'épouse et de mère.

Les associées doivent assister à la réunion mensuelle.

Elles doivent faire en corps la communion mensuelle, le dimanche indiqué.

Elles doivent assister en corps à la sépulture de toute associée défunte, ainsi qu'au service que la Société fait chanter pour le repos de son âme. Elles doivent de plus offrir une de leurs communions à son intention.

De même, elles assistent, autant que possible, à la grand'messe mensuelle que fait chanter la Société.

Enfin, elles doivent réciter tous les jours trois fois : *Notre Père*, et trois fois : *Je vous salue, Marie*, avec l'invocation suivante : « Glo-rieuse sainte Anne, mère de la très sainte et immaculée Vierge Marie priez pour nous. »

Une grand'messe est chantée chaque mois pour les associées vivantes et défuntes.

La société fait chanter un service solennel pour chacun de ses membres défunts. Pour avoir droit à ce service, il faut avoir appartenu à la société depuis au moins six mois.



123. Sainte Anne de la Maison-Blanche, à Paris



124. S. ANNE DE LEWISTON



126. R. P. FÉRIR.

Chaque année, pendant le mois de novembre, la société fait chanter un service solennel pour tous les membres défunts.

Les associées donnent 10 cents par mois.

L'argent recueilli par les contributions est employé à faire chanter les grand'messes et les services; à acheter des livres pour la bibliothèque; à faire des aumônes, ou à défrayer toute autre dépense que le Conseil juge utile aux intérêts de la Société.

La Société possède une bibliothèque, et, chaque année, elle se procure un certain nombre de nouveaux ouvrages.

ŒUVRE DES PAUVRES

Les Dames de Sainte-Anne doivent s'occuper avec un soin tout particulier des pauvres de la paroisse.

Chaque conseilère est chargée spécialement de visiter les pauvres de son quartier.

Pour vêtir les personnes qui n'ont pas les moyens de s'acheter des habits, surtout les enfants en âge d'aller à l'église et aux écoles, il y a tous les lundis, à 1 h., une réunion à la salle de couture. Les Dames de Sainte-Anne qui le peuvent, doivent venir contribuer, par leur travail, à cette bonne œuvre.

Qui donne aux pauvres prête à Dieu!

Directeur: R. P. Etienne Férir.

Présidente: Mme Narcisse Bourque; Trésorière: Mme P.-X. Angers; Conseilères: Mesdames Sabin Vincent, F. Martin, Etienne Langelier, Ths Croteau, Hubert Rivard, Louis Rancourt, Eugène Beaugard, Jules Piché, Achille Deschênes, Ths Saucier, Joseph Perron, Olivier Dostie, F.-X. Marcotte, Magloire Jolicœur, Jos. Reny, Ovide Houle.

Nombre des associées: 425.

90



125. Insigne de la Présidente



127. R. P. FÉRIR.



128. Le Sacré-Cœur, Patron de la Ligue Catholique

LA LIGUE CATHOLIQUE

LA LIGUE CATHOLIQUE: tel est le nom d'une nouvelle société établie en l'année 1897 dans notre paroisse.

Réunir sous la direction immédiate de l'auto-



129

rité religieuse les hommes mariés qui désirent mener une vie vraiment chrétienne; sauvegarder ainsi leurs intérêts spirituels et mieux assurer leur salut par des règlements spéciaux et par des instructions adaptées à leur état: tel est le but de cette associa-

91

tion. Elle prend donc place au-dessus de toutes les sociétés de secours mutuels quelles qu'elles soient, celles-ci n'ayant en vue que les intérêts temporels des pères de famille.

Extraits des Règlements :

Pour être admis dans la Ligue, il faut, actuellement, avoir une conduite irréprochable, et jouir d'une bonne réputation de religion, d'honnêteté et de tempérance.



130

Cinq fois l'année, à savoir : le premier dimanche de janvier, le dimanche de Pâques, le dimanche du Sacré-Cœur, le dimanche des Quarante-Heures et le premier dimanche de novembre, les associés communient en corps.

La Ligue n'étant pas une société de secours mutuels, n'exige de ceux qui veulent s'y enrôler et qui n'ont pas encore 65 ans, aucun droit d'entrée. Elle ne demande à chacun de ces membres qu'une cotisation de 10 cents par mois.

La Société possède un insigne spécial pour le président.

Pour chacun des membres, il y a deux insignes : l'un est obligatoire, l'autre facultatif.



92

132. Insigne du Président de la Ligue Catholique.

L'insigne facultatif est un bouton émaillé aux armes de la Société (130), portant sur la croix : « IN CRUCEROBUR. » Les membres sont priés de le porter d'une façon apparente, afin qu'il soit pour eux un souvenir et une sauvegarde.

Fête patronale : la Fête du S.-Cœur.



131



133. Insigne des membres.

L'OEUVRE DES TABERNACLES

Cette œuvre est partagée en deux sections : l'une pour Lewiston, l'autre pour Auburn. Comme son nom l'indique, elle se dévoue au culte, essayant par tous moyens d'en augmenter la splendeur. Grand nombre de bonnes personnes, après leur journée faite dans les manufactures ou les magasins, s'imposent la tâche ardue d'aller le soir, de porte en porte, collecter le 5 cents fourni mensuellement par les associés. Les 5 cents font les dollars, et les dollars achètent les vases ou les ornements sacrés, les riches candélabres, les décorations de l'autel, les tapis du chœur et les prélatrs de la nef, tout ce qui fait jubiler le frère sacristain et les amateurs.

LES DAMES DE CHARITÉ

A part l'œuvre des pauvres, annexée à la Confrérie des Dames de Sainte-Anne, il existe, en notre paroisse, une société dite des « Dames de Charité », organisée comme l'Œuvre des Tabernacles : les 5 cents collectés chaque mois par ces dames, vont à l'Orphelinat, où ils se convertissent en tartines, bottines, et le reste.

CONGRÉGATION DE LA SAINTE-VIERGE

[POUR LES GARÇONS DES ÉCOLES]

Hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles avaient leurs sociétés religieuses : les petites filles des écoles avaient aussi depuis longtemps leur Congrégation de la Sainte-Vierge. Il restait à fonder une œuvre semblable pour les garçons. Vers la fin de l'année dernière cette œuvre s'est accomplie. Nous la confions à cette bonne et belle Notre-Dame de Lourdes dont nous donnons ici l'image en souvenir d'un jour d'autrefois.



134. La Vierge, à S.-D. de Lourdes

93



135. Charles Gounod.

ORGANISTE : M. Henry-F. Roy. SOPRANI : Mesdames H.-F. Roy, Alfred Maher, J.-L. Michaud, Benjamin Perron ; Mlles I. Therrien, Pamela Fraser, Arthémise Gilbert, Démerise Laliberté, Laura Lacombe, Emérencienne Millette, Hélène Plourde, Isabelle Perron, Maria Roy, Rose-Anna Courtois, Anna Marquis, Suzanne Martin, Hélène Marquis, Virginie Laberge, Fabiola Dumais, Anna Ferland. ALTOS : Mlles Léonie Phénix, Joséphine Côté, Malvina Lacroix, Gabrielle de Renardives, Alexina Guertin, Anna Lavoie, Marie Saucier, Clara Bélanger, Edwidge Martin, Alice Martin, Anais Pelletier, Alb. Pepin, R.-A. Mercier. TÉNORS : MM. J.-E. Martin, A. Jalbert, J. Raymond, Ben. Perron, C. Morneau, A. Marcoux, G. Raymond, I. Marquis, A. Croteau, Omer Bourgoin, Ars. Cailler. BASSES : MM. L.-T. Chabot, L.-N. Gendreau, C. Nolin, H. Verreault, L. Morin, A.-G. Gagnon, A. Pinard, A. Nolin, R. L'Heureux, C. Leprohon, F. L'Heureux, F. Boisvert, A. Roy, J.-L. Michaud.

CHŒUR SAINTE-CÉCILE

On est prié de ne pas confondre avec «l'Orchestre Sainte-Cécile», un autre monde musical de création récente et le dernier épanouissement des Enfants de Marie.

Le Chœur Sainte-Cécile est très jeune, lui aussi, mais plein d'avenir et même de présent. Dans les coins, les lieux sourds, pour ne déranger personne, le Frère Aymon, électricien, mécanicien, musicien a réuni, pour partir, tout son petit monde, et à présent, avec le concours généreux des Martin, Gendreau, Maillet, il est en train de faire pièce au



136. Chœur S. Cécile. Grand Chœur de l'Orgue!

LE CHŒUR DE L'ORGUE

ORGANISTE : M. Henry-F. Roy. SOPRANI : Mesdames H.-F. Roy, Alfred Maher, J.-L. Michaud, Benjamin Perron ; Mlles I. Therrien, Pamela Fraser, Arthémise Gilbert, Démerise Laliberté, Laura Lacombe, Emérencienne Millette, Hélène Plourde, Isabelle Perron, Maria Roy, Rose-Anna Courtois, Anna Marquis, Suzanne Martin, Hélène Marquis, Virginie Laberge, Fabiola Dumais, Anna Ferland. ALTOS : Mlles Léonie Phénix, Joséphine Côté, Malvina Lacroix, Gabrielle de Renardives, Alexina Guertin, Anna Lavoie, Marie Saucier, Clara Bélanger, Edwidge Martin, Alice Martin, Anais Pelletier, Alb. Pepin, R.-A. Mercier. TÉNORS : MM. J.-E. Martin, A. Jalbert, J. Raymond, Ben. Perron, C. Morneau, A. Marcoux, G. Raymond, I. Marquis, A. Croteau, Omer Bourgoin, Ars. Cailler. BASSES : MM. L.-T. Chabot, L.-N. Gendreau, C. Nolin, H. Verreault, L. Morin, A.-G. Gagnon, A. Pinard, A. Nolin, R. L'Heureux, C. Leprohon, F. L'Heureux, F. Boisvert, A. Roy, J.-L. Michaud.



137. Gounod dans son Etude.

94

LES SOCIÉTÉS LAÏQUES

L'INSTITUT JACQUES-CARTIER—pour commencer par lui—a célébré, en juin 1897, ses noces d'argent.

Une Société Saint-Jean-Baptiste s'était fondée à Lewiston dès les premiers temps de la colonie canadienne.

«Un soir de janvier 1872, raconte le *Messager*, une réunion de citoyens était convoquée dans la salle de l'ancien Lisbon Hall, et la Société Saint-Jean-Baptiste de Lewiston était fondée; une vingtaine de membres s'inscrivirent de suite.»

Un an et demi plus tard, dans l'automne de 1873, quelques jeunes gens fondaient un club dramatique et donnaient des représentations, non sans succès. En mai 1874, ils s'organisaient comme société littéraire ou d'instruction mutuelle, sous le nom d'*Institut Jacques Cartier*. Dès l'automne, en «courageux patriotes, fiers de leur origine», ils agitèrent le projet de célébrer la fête, le 24 juin suivant. «Pour cela, continue le journal, cours de toutes les bonnes volontés. On commença par combattre l'esprit de rivalité un peu jalouse qui existait entre les deux sociétés.»

«On fit des ouvertures à la société aînée dans le but d'amener l'union des deux institutions. Après bien des pourparlers, et en se faisant des concessions réciproques, les représentants des deux sociétés jetaient les bases de l'union désirée.

«Le 6 juin 1875, les deux sociétés n'en faisaient plus qu'une.

«Les règlements de la Société Saint-Jean-Baptiste, à part quelques articles, étaient adoptés par la nouvelle association qui prenait cependant le nom d'INSTITUT JACQUES-CARTIER, quoique ce fût le nom de la plus jeune société. La principale raison de ce choix fut que cette dernière possédait des insignes à son nom et que la Société Saint-Jean-Baptiste n'en avait pas.»



139. Médaille de l'Institut

Ainsi s'expliquent les noces d'argent de 1897.

La Société, forte d'à peu près soixante-quinze membres, célébrait pour la première fois notre fête nationale le 24 juin 1875.

Elle a eu successivement pour Présidents :

MM. Dr L.-J. Martel, N. Blanchet, J.-E. Cloutier, Z. Blouin, L.-N. Gingras, Joseph Voyer, Arthur Reny, Sabin Vincent, Napoléon L'Heureux, I. N. Leclair.

95



L'Institut Jacques Cartier. [1872]

138. En ligne

Premier Secrétaire des Finances: R. Jutras; Deuxième Secrétaire: A. Tremblay; Premier Assistant: E. Croteau; Deuxième Assistant: L. Larose; Secrétaire-Correspondant: A.-G. Gagnon; Trésorier: A. Reny, fils; Commissaire-Ordonnateur: N. Dutil; Premier assistant: A. Beauchesne; Deuxième Assistant: H. Verreault; Curateurs: J.-V.-A. Drouin, I.-N. LeClair et T. Moreau.

Nombre des membres actifs, 575.

L'UNION SAINT-JOSEPH

Fondée à Lewiston le 1er juillet 1879, et incorporée le 7 juillet 1891, à la requête de P.-X. Angers, avocat.

Quelques articles du MANUEL:

ART. I.—Le but matériel de la Société est d'établir un fonds ou caisse commune, moyennant des cotisations déterminées par les règlements, afin de subvenir par ce moyen au besoin de chaque sociétaire dans les cas de maladie ou d'infirmité prévue par les règlements.—Le but moral et religieux de la Société est de s'édifier et se souvenir réciproquement dans l'accomplissement des devoirs religieux.



140. R. P. Brosseau

ART. II.—Pour devenir membre de cette association, il faut: 1. Que l'aspirant ait atteint l'âge de quinze ans et ne dépasse pas celui de quarante; 2. qu'il soit catholique romain, régulièrement fidèle à ses devoirs et particulièrement au devoir pascal; 3. Qu'il n'appartienne à aucune société secrète.

ART. XIV.—Le prix d'entrée est de trois piastres, payable: une piastre et cinquante centus en entrant, et le reste à la sixième séance régulière et mensuelle.

La contribution régulière est de 25 cents par mois. Chapelain, le R. P. Brosseau.

Nombre des membres actifs, 315.

OFFICIERS ACTUELS DE L'INSTITUT JACQUES-CARTIER:

Chapelain: T. R. P. Grolleau.

Président: J. Voyer; Vice-Président:

A. Cailler; Secrétaire: J.-B.

Cassida; Assistant:

F. L'Heu-

reux;



141. Une Saint-Jean-Baptiste [Cliché Gagne]

96

DAMES AUXILIAIRES DE L'UNION SAINT-JOSEPH

Présidente, Madame Veuve P.-X. Angers; Secrétaire, Madame Napoléon Provencher; Trésorière, Madame Elie Roy; Conseillères: Mesdames Gilbert Rivard, Louis Filiault, Louis Rancourt, Pierre Auger, Elzéar Thibault, Ferdinand Cloutier, Thomas Saucier, Zéphirin Dubé, Octave Gauthier.

LA SOCIÉTÉ DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS

Société de secours mutuel, fondée à Montréal en 1876, et incorporée par l'acte 40 Victoria, chapitre 63.

Quelques articles du règlement:

ART. 2.—La Société a pour but de venir en aide, par une allocation hebdomadaire, à ceux de ses membres que la maladie ou un accident empêche de travailler ou de vaquer à leurs occupations, ainsi que d'assurer une aide pécuniaire à la veuve, ou aux héritiers de toute personne formant partie de ladite Société.

ART. 4.—Le siège principal de ladite Société est fixé à Montréal.

ART. 59.—La contribution régulière est de cinquante centus par mois, payables d'avance, le ou avant le premier mardi de chaque mois.

ART. 65.—Si l'incapacité de travailler se prolonge au-delà de sept jours, le membre a droit à une allocation de quatre dollars par semaine, à partir du septième jour de la cessation forcée de son travail.

ART. 82.—Au décès d'un membre, ses héritiers reçoivent le montant total de la somme résultant du paiement obligatoire pour chaque membre au décès d'un sociétaire, laquelle somme ne devra, en aucun cas, dépasser mille piastres.

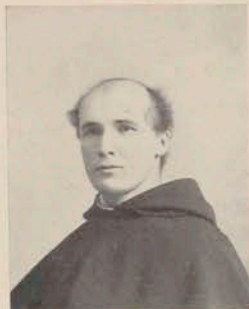
Notre succursale de Lewiston compte 96 membres.

BUREAU DE DIRECTION: L.-T. Chabot, Président; Elie Roy, Premier Vice-Président; W.-P. Lambert, Deuxième Vice-Président; J.-A. Pion, Secrétaire-Trésorier; J.-L. Michaud, Secrétaire-Archiviste; Joseph Tardif et E. Laliberté, Commissaires-Ordonnateurs; Nap. Provencher, Alfred Tanguay et Auguste Pelletier, Directeurs; F.-X. Belleau, A.-E. Thérberge et P.-E. Provost, Censeurs.



142. Scudo des Artisans Canadiens-Français.

97



143. R. P. J. Harpin
Chaplain des Forestiers Catholiques

FORESTIERS CATHOLIQUES

COUR SAINT-PIERRE DE LEWISTON [FONDÉE EN 1894]

Chef Ranger, Louis Guertin ; Vice-Chef, F. L'Heureux ; Secrétaire-Archiviste, P.-P. Thibault ; Secrétaire des Finances, Charles Morneau ; Trésorier, Elzéar Thibault ; Médecin, A.-A. Létourneau ; Syndics : F.-X. Marcotte, A. Perreault et A.-T. Gastonguay.

Nombre des membres : 199.

Chaplain : R. P. Jourdain Harpin.

COUR SAINT-PAUL, AUBURN [FONDÉE 1898]

Chef Ranger, Arsène Tardif ; Vice-Chef, Alfred Legendre ; ex-Chef, Joseph-H. Johnson ; Secrétaire-Archiviste, L.-N. Gendreau ; Secrétaire des Finances, J.-E. Martin ; Trésorier, J.-V.-A. Drouin ; Syndics : O. Vincent, J. Lévesque et Elzéar Lavoie ; Sentinelles : Louis Morin et Napoléon Beaugard ; Conducteurs : Philéas Poirier et Louis Bossé ; Médecin, J.-A. Girouard ; Chaplain, R. P. Brosseau.

FORESTIERS D'AMÉRIQUE

[FOND. 1894]

Chef Ranger, William Breault ; Vice-Chef, A.-E. Théberge ; Secrétaire des Finances, L.-M. Bélanger ; Trésorier, Narcisse Garneau ; Secrétaire-Archiviste, Octave Lebrun ; Gardiens : Alfred Legendre et Napoléon Beaugard ; Sentinelles : Michel Caron et Bénonie Pelletier ; Syndic, Calixte Fournier.

Membres actifs : 77.



144. Sceau de l'A. C. F. A.
de Chicago.

ASSOCIATION CATHOLIQUE FRANCO-AMÉRICAINÉ
Président, Arsène Cailler ; Vice-Président, Etienne Desjardins ; Secrétaire, Alfred Tanguay ; Trésorier, H. Durocher ; Directeurs : Régis Provost et J.-B. Tardif ; Avocat, J.-G. Chabot.



145. Sceau des F. C.

98



146. Une des salles du Club Musical-Littéraire.

99

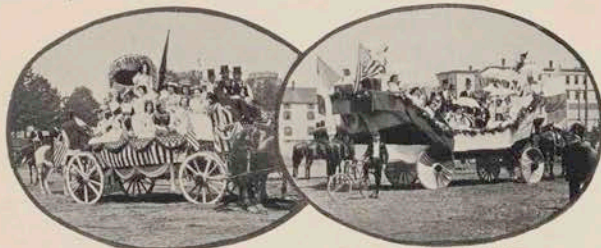
LE CLUB MUSICAL-LITTÉRAIRE

Ce Club, d'abord connu sous le nom de Société Sainte-Cécile, fut fondé le 22 avril 1888.

Premier Président : H.-F. Roy ; deuxième Président : Cyrille Poulin.

Officiers actuels : Président, H.-F. Roy ; Vice-Président, Patrick Tremblay ; Secrétaire-Archiviste, Herménégilde Perreault ; Ass.-Sec.-Arch., A. d'Argy ; Trésorier, Philéas Giguère ; Ass.-Trés., Charles Cloutier ; Secrétaire des Finances, Eugène Fradette ; Bibliothécaire, Joseph Cloutier ; Ass.-Bibl., Léopold Lamontagne ; Premier Curateur, Elie Roy ; Deuxième Curateur, Léandre Morin ; Commissaire-Ordonnateur : Frank Aubé ; Ass.-Comm.-Ord., Napoléon Blouin ; Directeur Dramatique, L.-J. Pruneau.

Au bazar de 1892, le Club fournit pour sa part \$836—fait honorable que nous tenions à souligner.



147. Club des Amateurs. [Clélie Gagné] 148. Club Musical-Littéraire.

CERCLE DES AMATEURS

Fondé en 1894.—Directeur : J.-B. Couture, propriétaire-éditeur du *Messenger*.

But : Faire goûter le théâtre honnête.

Quatre ou cinq soirées par année, de vrais succès, en général, jusqu'ici, en particulier celle du 25 mai dernier, avec les acteurs Couture, Chabot, Richard, Reny, et Mlles Isabelle Therrien, Elise Fournier, Victoria Couture, Ella Richard, etc.



EN AVANT !

En avant ! à tous, et de fait, je ne sais pas, pour finir, de meilleur mot que celui-là. C'est pour nous le résumé du passé ; c'est, il me semble aussi, la devise, le *motto* de l'avenir.

Le passé, certes, a été fécond, non pas qu'il nous ait donné des millionnaires,—il y a autre chose que l'argent, et «l'homme ne vit pas seulement de pain»,—mais il nous a constitué en groupe, et fait de nous une Force. Partir d'une centaine et devenir, en vingt-cinq ans, douze mille, quand les autres restent à peu près stationnaires, c'est déjà l'annonce d'un progrès qui ne semble pas devoir s'arrêter.

Mais ce qui justifie mieux que tout le reste notre confiance en l'avenir, c'est ce que nous avons constaté maintes fois au cours de cette étude sur les Canadiens-Français de Lewiston,—soit en lisant les journaux ou la Chronique de notre Couvent, soit en écoutant les récits des anciens,—c'est, au milieu de tant d'éléments étrangers, pour ne pas dire hostiles, la conservation, le développement, la noble et franche affirmation de notre esprit national, et cela, depuis et pendant vingt-cinq ans !

Le Canadien n'est pas chicanier, pas casseur de vitres. Il se fusionne aux milieux qui l'entourent ; il se dit que «tout le monde a besoin de tout le monde», et qu'il faut être «bon ami avec tout le monde», dût-on faire de temps en temps quelques petites concessions partielles. Il a compris, par exemple, qu'il n'est pas bon de se cantonner à part, de vouloir monopoliser toute chose, affaires, commerce, industries et le reste ; que la population d'une ville doit être une société de frères et d'amis ; et c'est pourquoi, il a appris la langue du pays et l'a fait apprendre à ses enfants ; il a accepté tous les devoirs civiques jusqu'à la capote du soldat inclusivement comme on l'a vu faire l'an dernier ; il a salué de grand cœur, chaque fois qu'il l'a vu passer, le drapeau étoilé, le «Old Glory», heureux de vivre sous son ombre tutélaire, mais il a gardé quand même la meilleure fibre de son cœur pour le tricolore, «vieille gloire», lui aussi, et qu'il accouple à l'autre, faute de pouvoir oublier, même en Amérique, le coin de terre qui s'appelle le Canada ou bien la France :



149. "All aboard!" Lac Grove à Auburn [Clélie Gagné]



151. Une S.-J.-Baptiste

six adversaires, même avec l'apathie d'un grand nombre de *compatriotes* et de *patriotes*, et qui, malgré

Là, leur dirais-je, est un ciel que j'adore,
Et sous ce ciel où je naquis un jour,
QUEL EST LE RIEN QUE JE NE PLEURE ENCORE ?
Doux souvenirs de bonheur et d'amour !!

[Docteur GIROUARD]

Ah ! oui : Quel est le rien que je
ne pleure encore ? Et voilà le vrai
cri de l'âme et de tout l'être !

Sans écrire ici de chapitre ni faire
de discours, puisque ce n'est
la place ni pour l'un ni pour
l'autre, on peut du moins rappeler au souvenir l'établis-
sement de tant de sociétés vraiment nationales et patriotiques :
Institut Jacques-Cartier, Union Saint-Joseph, Artisans Ca-
nadiens-français, Club Crémazie, Club Montcalm, Cercle
Papineau, Club Musical-Littéraire, Cercle des Amateurs ;
on peut évoquer aussi les grandes célébrations
de la Saint-Jean-Baptiste, ces longues proces-
sions qui s'en vont chaque année, tambour
battant, flamberge au vent, tout comme si, à

Lewiston, un Canadien était dans
les rues de Québec ou de la Rivière-
du-Loup ; on peut enfin — car il faut
finir — on doit même garder un petit
brin d'affection pour..... pour qui
donc?.... pour les Pères?? — ah ! oui,
si vous voulez, on ne refuse rien —
mais je voulais dire pour le *Messenger*,
une vieille fondation canadienne,
qui a eu maille à partir avec trente-



150. "Old Glory."



152. Sur la rue Bartlett.

tout, tient bon quand même, depuis vingt ans ou
quelque chose comme cela !



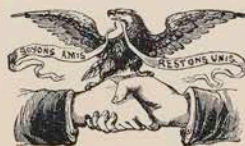
153. Entre Auburn et Lewiston.

En trois mots, qui auraient pu être aussi bien trois volumes, voilà le passé. Qui a le passé a aussi
parfois l'avenir.

En avant donc ! et vous tous, nos chers paroissiens de Lewiston et d'Auburn, croyez que si vous allez
ainsi de l'avant, nous, les Pères, malgré nos vieux restes de barbarie moyen-âge, nous ne tirerons pas de l'arrière !

Et maintenant, comme en certaine soirée dont il nous souvient, qu'on vienne et qu'on nous chante
en grand chœur, cette fois, et de grand cœur :

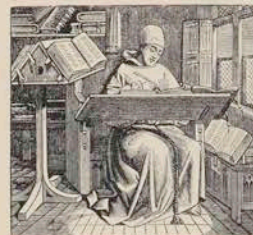
Soyons amis,
Restons unis,
Rien n'est plus beau sur cette terre !
etc., etc.



103



Expleto libro, referatur gloria Christo !



155. D'après un Ms du XVIe siècle.

INDEX DES MATIÈRES

<i>Généralités</i>	
La devise de l'Etat du Maine,	3
L'Etat du Maine,	6
Lewiston et Auburn,	8
« Semence de chrétiens, »	9
Vieille-France et Nouvelle-France, à Lewiston,	11
<i>Les Prêtres</i>	
L'évêque Healy,	15
Monseigneur Hévey,	17
Les anciens vicaires,	19
La grande attirance,	20
Coup d'œil sur l'avenir,	26
Les Dominicains, — le T. R. P. Mothon,	29
Le T. R. P. Adam,	34
Le T. R. P. Morard,	35
Le T. R. P. Grolleau,	36
Les Dominicains, de 1881 à 1899,	37
Le Presbytère de 1899,	39
<i>Les œuvres</i>	
Les Ecoles,	44
L'Association Saint-Dominique,	53
L'Hôpital Notre-Dame de Lourdes,	59
Le Healy Asylum (Orphelinat),	67
L'agrandissement de l'église,	76
La Pension Saint-Joseph,	83
<i>Confréries et Sociétés de l'Eglise</i>	
Confrérie du Rosaire,	84
Congrégation des Enfants de Marie,	85
Le Tiers-Ordre de Saint-Dominique,	87
Le Tiers-Ordre de Saint-François,	88
Les Dames de Sainte-Anne,	89
La Ligue Catholique,	91
L'Œuvre des Tabernacles,	93
Les Dames de Charité,	93
Congr. de la Ste-Vierge (garçons des écoles),	93
Le Chœur de l'Orgue,	94
Chœur Sainte-Cécile,	94
<i>Sociétés laïques</i>	
L'Institut Jacques-Cartier,	95
L'Union Saint-Joseph,	96
Les Dames Auxiliaires de l'Union,	97
Les Artisans Canadiens-Français,	97
Forestiers Catholiques, — Forestiers d'Amérique,	98
Club Musical, — Cercle des Amateurs,	100

EN AVANT !

101



INDEX DES GRAVURES.



Nos gravures ont été exécutées à Boston, le plus grand nombre par la "Suffolk Engraving Co.", et les autres par la "Boston Engraving Co."; deux maisons que nous recommanderions, si elles en avaient besoin. Quant aux sujets, plusieurs nous ont été fournis par les photographes de la ville, ou par des amateurs, ou par l'Album du Comté et, selon le cas, nous en indiquons la provenance. Quelques autres viennent de l'étranger, et enfin un très grand nombre sont des "home made" (traduisez, si vous pouvez), deux autres cas où nous pouvions nous dispenser de la rubrique complémentaire.

1 Eglise et Couvent,	1	31 Filature des Bates,	21	60 T. R. P. Grolleau,	36
2 Armes dominicaines,	1	32 Autre vue des Bates,	22	61 R. P. Toutain,	37
3 Une vue de l'Androscoggin,	2	33 Filature des Hill,	23	62 R. P. Gauvreau,	38
4 Moine au travail,	3	34 Filature Androscoggin,	24	63 R. P. Charmont,	38
5 Devise du Maine,	3	35 A l'œuvre,	24	64 A nos morts,	38
6 « du Massachusetts,	3	36 A l'œuvre,	24	65 Le couvent,	39
7 « de l'Etat de N.-Y.,	3	37 Le lac d'Auburn,	25	66 Soigner les fleurs,	40
8 Entre Lewiston et Auburn,	4	38 « Nos bijoux, »	26	67 — et le jet d'eau,	40
9 Saint Paul (Raphael),	5	39 Autre vue de Lewiston,	27	68 Jardin du couvent,	41
10 Carte de Lewiston (réd.),	7	40 L'église et le couvent,	29	69 Rev. F. Dom. Gilbert,	41
11 Sceau de Lewiston,	8	41 Le T. R. P. Mothon,	30	70 R. F. A. Duchesneau,	42
12 Longfellow,	9	42 Vue du couvent,	31	71 R. F. Fernard Alzard,	42
13 Evangéline (Faed px.),	9	43-57 Quinze miniatures,	32	72 R. F. Jean-Marie Lachance,	42
14 Mgr Bacon,	9	43 Rév. M. Hévey,	32	73 Chapelle de South Paris,	42
15 Vue de Lewiston,	10	44 Rév. P. Mothon,	32	74 R. F. Thomas Cadieux,	42
16 Lewiston du Mont David,	11	45 Rév. P. Adam,	32	75 Un coin de la bibliothèque,	43
17 Father Durnin,	12	46 Rév. P. Morard,	32	76 Block dominicain,	44
18 Father Lucey,	12	47 Rév. P. Grolleau,	32	77 Le collège, rue Bates,	45
19 L'ancienne chapelle,	13	48 Chapelle-école d'Aub'rn,	33	78 Le collège, rue Blake,	46
20 Rév. M. Létourneau,	13	49 Collège,	33	79 T. R. Mère Edouard,	47
21 Monseigneur Healy,	14	50 L'église,	33	80 Chapelle-école d'Auburn,	48
22 Vue de Lewiston,	15	51 Le bloc dominicain,	33	81 T. R. Mère Cléta,	49
23 L'église St-Pierre,	16	52 Pensionnat d'Auburn,	33	82 Noviciat d'Auburn,	50
24 Rév. M. Hévey,	17	53 Le Centennial Block,	33	83 Avant l'école,	51
25 Mgr Hévey, P. A.,	18	54 Le couvent des Pères,	33	84 C'est l'heure de l'école,	51
26 Rév. M. N. Charland,	19	55 L'hôpital,	33	85 Un coin d'école,	52
27 Rév. M. Lessard,	19	56 L'orphelinat,	33	86 R. P. Paul-V. Charland,	52
28 Rév. M. Decelles,	19	57 L'ancien Presbytère,	33	87 R. P. Paul Duchaussoy,	53
29 Rév. M. Davignon,	19	58 Le T. R. P. Adam,	34	88 Garde d'honneur, A. S. D.,	54
30 L'aigle américaine,	20	59 Le T. R. P. Morard,	35	89 Sceau de l'Association,	55

90 Insigne de l'Association,	55	112 Souvenir de bazar,	81	134 Notre-Dame de Lourdes,	93
91 Fanfare St-Dominique,	56	113 Au bazar de 1898,	82	135 Charles Gounod,	94
92 R. P. Couet,	57	114 Accompagnement,	82	136 Chœur Ste-Cécile,	94
93 Centennial Block,	58	115 L'ancien presbytère,	83	137 Gounod dans son étude,	94
94 L'hôpital,	59	116 Notre-Dame du Rosaire,	84	138 Institut Jacques-Cartier,	95
95 Une salle de malades,	60	117 L'Immaculée (Muller),	85	139 Médaillon de l'Institut,	95
96 Le Docteur Martel,	61	118 R. P. Summa,	86	140 R. P. Brosseau,	96
97 Autre vue de l'hôpital,	62	119 Insigne des E. de M.,	86	141 Une St-Jean-Baptiste,	97
98 Les médecins de l'hôpital,	65	120 Les Saints de notre Ordre,	87	142 Sceau des Artisans C.-F.,	97
99 Orphelinat Healy,	67	121 Le R. P. Hébrard,	87	143 Rév. P. J. Harpin,	98
100 L'orphelinat,	68	122 Saint François d'Assise,	88	144 Sceau de l'A. C. F. A.,	98
101 Cour de récréation,	69	123 Sainte Anne, Paris,	89	145 Sceau des F. C.,	98
102 Le Seigneur et les enfants,	70	124 Sainte Anne de Lewiston,	90	146 Une salle du Club M.-L.,	99
103 Une classe à l'orphelinat,	71	125 Insigne de la Présidente,	90	147 Club des Amateurs,	100
104 Petits orphelins,	72	126 R. P. Férier,	90	148 Club Musical-Littéraire,	100
105 Un dortoir,	74	127 « « « ,	90	149 Le lac Grove,	101
106 L'église agrandie,	76	128 Le Sacré Cœur,	91	150 « Old Glory, »	102
107 Chapelle d'Auburn,	77	129 Insigne,	91	151 Une St-Jean-Baptiste,	102
108 Intérieur de l'église,	78	130 Insigne de la L. C.,	92	152 Sur la rue Bartlett,	103
109 L'église agrandie,	79	131 « « « ,	92	153 Entre Aub'rn et Lewist'n,	103
110 S. Christophe,	80	132 « du président,	92	154 Restons unis,	103
111 L'hôtel de ville,	80	133 « obligatoire,	92	155 D'après un Ms du XV ^e le S.,	103



